

DEUX

LES MASSACRES

I

« Tenez, Socrate, votre cigüe...
— Merci... Eh bien, à votre santé, alors ! » Apocryphe, falsification pieuse, authentique sarcasme ? Des irréductibles fleurissent encore au bord du gouffre.

Nous avons les pieds dans l'eau. Après un sas très conventionnel, la porte s'était refermée. Dans notre dos se tenait une pierre solitaire, fichée au milieu de la lagune. Sur ses faces grimaçaient des figures, et sa chaleur était celle d'un poêle. Ni fente ni serrure : le passage était clos.

Nous tournant vers le large, inspectant l'horizon, partout nous vîmes le vide, la plaine liquide unie et calme, un ciel blanc. Mais sous nos pieds, une espèce de chaussée jaunâtre, une digue submergée filait comme un trait embrocher là-bas la Plume. Car elle était là, notre Plume ! Bien plus proche maintenant, comme si, d'une face à l'autre de la stèle avaient été franchis deux ou trois-cents kilomètres. Pas de quoi s'étonner pour des voyageurs blasés comme nous autres, qui traversions le cosmos de Pâques à Paris via l'univers pour aller chercher une bouteille de pinard, mais tout de même, nous étions bien contents : notre premier but se trouvait maintenant à portée de main ou presque.

Sa base giclait de la mer, juste derrière l'horizon. Ses parois allaient se perdre dans le blanc du ciel bouché. Nous lui supposâmes son écharpe de nuages ; Hassan évoqua sa petite pointe perdue au dessus du monde, dans le grand vide, et les ombres immenses et triples que l'édifice devait projeter sur la planète. Sacrée horloge !

Cette chose pouvait être n'importe quoi. L'éloignement gommait les détails. Devant nous se dressait un simple poignard blanc, très aigu, d'une envergure plus qu'excessive, et dont la fonction, pour l'instant, nous échappait.

Guanabo passa devant, accroupi sur ses roulettes. Avec ses vibrisses qu'il abaissait dans l'eau pour sonder le terrain, il faisait penser à une langouste précautionneuse. Nous dûmes le ballaster un peu pour lui permettre de progresser sur le fond, sans quoi il aurait risqué de flotter et personne n'avait envie de pousser un radeau. Karine lança le robot sur la chaussée. Nous regardâmes notre bagage s'éloigner, petite île biscornue avec son antenne-fouet qui dansait au dessus des vaguelettes.

Le chemin montrait un pavage d'allure très ancienne. Nous nous penchâmes par dessus bord mais ne trouvâmes ni pilier, ni arche, ni flotteurs. Juste un ruban dallé, qui faisait dans les trente centimètres d'épaisseur par trois mètres de large, immobile entre deux eaux, et que les contraintes de la gravitation laissaient totalement indifférent.

« Tout de même, ils auraient pu mettre une margelle » nota Karine. « Ce n'est pas facile de conduire, même si c'est tout droit. Je crains toujours de faire des virages ». Qu'à cela ne tienne, il suffit de demander : la chaussée gronda et hop, surgirent de part et d'autre des lames en crochets, acérées, couleur de sang rouillé, bien hostiles, qui formèrent une double haie menaçante et gothique, comme pour nous protéger de la faune locale, ou, allez savoir, pour nous promettre les pires tourments si nous venions à tomber à l'eau. Impression très nette de se promener entre des mandibules de fourmis. Hachoirs à viande au garde-à-vous. « Y allons-nous ? » Mais que faire d'autre ?

Dans notre dos, la pierre noire s'enfonça, remplacée par deux lames qui sortirent de l'eau et s'entrecroisèrent, vigilantes, comme des halberdiers en poste devant une porte ; aucune attaque à redouter de ce côté, merci beaucoup, mais aucun espoir de s'en revenir par là, c'était maintenant clair et net. Restait, en avant, l'inconnu, seul avenir désormais ouvert.

Nous patientâmes dix minutes, le temps pour Guanabo de parcourir cinquante mètres, le long desquels il ne se passa rien de monstrueux, merci petit Jésus. Par l'œil du robot, Karine voyait l'eau laiteuse, chargée de particules, défilait de gauche à droite. Un petit arthropode détailla devant la machine, et un autre animal flou, comme une minuscule méduse, se cogna un instant à la caméra avant de disparaître, emporté par le courant. Karine nous racontait tout ceci d'une voix calme, tandis que nous commençons à ne plus savoir quelle bonne raison inventer pour rester sur place.

Finalement, Évika marmonna quelques réflexions bien senties sur les pétochards et leurs procédures, et partit à grandes enjambées écumeuses ; Niko bondit à sa poursuite, et nous derrière, gesticulant des mises en garde, avec des appels à la raison qui n'auraient eu aucun succès si un bruit nouveau dans notre dos ne nous avait tous figés la patte en l'air...

Karine, qui, n'y voyant rien, était restée la dernière, releva son iris de conduite et se retourna lentement : deux nouvelles lames en crochet achevaient de se croiser à quelques centimètres de ses omoplates, tandis que l'ancienne paire qui avait protégé nos arrières sombrait lentement. Jusqu'à la chaussée qui avait rapetissé ; il en manquait trois mètres, ceux sur lesquels nous avions tapé de la semelle avant qu'Évika ne nous eût fait sa petite scène.

Alors on fit un essai : le groupe, comme une bande de crabes soupçonneux, avança de dix pas, un œil sur la chaussée, l'autre sur les lames qui nous faisaient la haie ; dès que le dernier d'entre nous dépassa la première paire de lames latérales, celles-ci basculèrent et se mirent en position croisée, tandis que l'ancienne paire de fermeture s'enfonçait dans l'eau et y disparaissait, tout comme la section de chaussée qu'elles bordaient et que l'on venait de quitter. Apparemment, tout était rangé après usage. Le système nous poussait en avant, et adieu, ô libre arbitre. Du coup, nous décidâmes de prendre notre temps, et le robot continua tout seul tandis que nous traînassions derrière, silencieux et moroses. Pas un d'entre nous, alors, qui ne regrettât de s'être lancé si légèrement à travers la porte noire, pas un qui ne soupirât après le bon foyer d'Arturo, si lointain désormais ; pas un sauf peut-être Évika, qui tenait son regard dardé vers l'avant, et le vieux Niko qui n'avait « plus rien à perdre », disait-il, et ne laissait rien derrière lui. « Tout dans ma tête, et dans ma poitrine, là, bien à l'abri. Voilà mon bagage à moi ». Le vaillant petit bonhomme.

Ça ne durerait pas, puisqu'à la toute fin, ayant soudain beaucoup à craindre, il nous quitterait, pensant tout conserver, et perdrait tout. Mais pour l'instant, il était serein, et serait bientôt tout simplement grandiose.

Une heure se passa ainsi. Le groupe des jeunots, de plus en plus rétif et taciturne, abandonnait à regret chaque nouvelle paire de lames. On entreprit même de me regarder de travers, mais ce n'était pas très convaincant : chacun, après tout, avait pris sa décision seul. Les deux anciens, quant à eux, pataugeaient en avant, tranquilles, devisant de choses et d'autres comme deux touristes sur les planches à Deauville.

Quant au robot, bien loin maintenant, il chenillait à bonne allure sous la conduite de Karine qui progressait, elle, avec une lenteur de zombie, absente au monde comme un qui téléphone en marchant, coincée qu'elle était derrière ses optiques de pilotage. Primo lui avait pris le bras, et la dirigeait avec des mots calmes. L'ambiance n'était donc pas à la joie délirante, mais puisque rien de grave ne semblait devoir survenir, nous commençâmes petit à petit à nous habituer à notre statut d'aventureux cinglés.

Soudain, Karine grogna et poussa un petit cri d'avertissement qui nous stoppa net. Elle manipula sa télécommande. « Il y a un obstacle ». Puis, en tripotant des boutons : « je monte la caméra hors de l'eau...

— Qu'est-ce qui se passe ? On peut voir ?

— Attendez... » Elle sortit un écran de poche de sa besace et le brancha sur son bracelet. On essaya de faire cercle.

— Voilà ; la caméra est hors d'eau... Alors, c'est-y pas beau ?

— Rôoh la vache...

— C'est ça qu'il y a devant nous ?

— Oui...

— Lucas, je te hais. Tout ça c'est de ta faute !

— Quoi ? Vous avez tous dit oui !

— On ne peut même plus repartir en arrière !

— On est coincé ici !

— On est foutu ! C'est simple, on est foutu... Ah bravo... Ah la bande de cons ! Ah la merde noire ! Nous sommes vraiment des crétins ! »

« Je verrai bien par moi-même ce que c'est en arrivant » lança Évika que rien, décidément, ne semblait pouvoir inquiéter. Niko se fraya un passage. « Et alors, c'est quoi ces engueulades ? Lucas, tu as bouffé toutes les chips ?

— Regardez ! Non mais regardez ça !

— Oui ? Eh bien ce sont des cadavres...

— Et, à vrai dire, toutes sortes de cadavres ! » Primo hochait la tête d'un air indigné. « Et pas un qu'on puisse rattacher à une espèce connue... Mais qu'est-ce qui se passe, là-bas ? »

Niko lui mit la main sur l'épaule. « Vous avez peur d'y passer ?

— La grande nouvelle ! Ah mais alors, ça ! Heureusement que vous êtes venu, au moins je me rends compte de ce que je pense ! Devrais-je vous remercier ?

— Comment ?

— Et ce n'est pas tout ! Dites-moi voir un peu où sont nos armes ? Devant, là-bas, tout au loin, près des cadavres, justement, et certainement pas ici, où l'on pourrait, n'est-ce pas, avoir envie d'en empoigner une, des fois que !

— Vous perdez vos moyens... Vous ne voudriez pas être une victime, d'accord ?

— Parce que, selon vous, que conviendrait-il d'être ? Serein peut-être ?

— Oui, ce serait une bonne idée ! Parce que, franchement, si, dès qu'il y a un truc qui se met à clocher, tout le monde panique et se révolte, on ne va jamais y arriver... Si, pour commencer, nous réfléchissons ? Vous rappelez-vous pourquoi vous êtes venus ? Personne ne vous a obligés, n'est-ce pas ? On vous l'a dit et redit : *là-bas, c'est un abattoir*... Et vous gémissiez parce qu'on a trouvé des carcasses ? »

Pour le coup, tout le monde se calma. Niko en profita pour s'emporter : « Mais bon sang à quoi d'autre s'attendre, bande de bourrins ? Vous allez être mis à l'épreuve, et vous le savez, ce n'est tout de même pas comme si c'était une découverte, quoi ?... Avez-vous une idée de ce qui nous guette ?

— Des embrouilles...

— Eh oui, des embrouilles ! Vous pouvez comprendre, je crois, que l'agressivité ne vous sera d'aucune utilité... Aussi bien ne devrait-on pas avoir à se battre, et c'est déjà beaucoup. Alors ? »

Gros silence...

« Bon, je vais essayer de dire ça autrement. Vous avez tous établi, d'après ce que *vous-mêmes* m'avez dit, que les gens calmes et équilibrés ne devraient pas avoir de problème avec ce que vous avez appelé le *mal*. Je ne me souviens plus de la formule exacte que vous avez employée...

— Seuls les doux traverseront, répondit Hassan. Elle est déjà dans les archives du club. Parole historique... Nous avons du mal à y croire, et pourtant c'est tout à fait logique : tout nous indique que l'absence d'agressivité nous servira.

— Voilà. Tandis qu'avec le cœur enragé, le cœur inquiet, avide, le genre *moi d'abord*, on tombe dans la fosse, on panique ! On s'engueule... Paniquez, petite fourmi, et vous mourrez... Tapons-nous dessus tandis qu'on dégingole dans le gouffre, ça nous aidera certainement ! Vous avez remarqué, j'espère, que lors des éliminatoires qui ont abouti à la sélection des gardiens, il a été demandé de la concentration, de l'intelligence, de la créativité, et beaucoup d'astuce ! Ici, une carte, là un poème, ailleurs un jeu, et pour vous Lucas, des énigmes. Ensuite, pour ouvrir la porte noire, il a fallu que ces lauréats s'associent. Mais une chose semble vous avoir échappé. Lucas, justement, vous aurez une petite idée, je présume ? Concernant la prochaine épreuve ?

— Oui... Combien de vrais gardiens ont les quatre clés requises.

— Exact... Il y a gros à parier que, puisqu'il faut quatre clés, et que jusqu'à présent il n'a pas été exigé de faire preuve de méchanceté, ceci continuera. Quatre clés font quatre associés. Je pense que la prochaine épreuve consistera à convaincre le système que les possesseurs des clés font bien partie du groupe originel des gardiens retenus. Qu'il n'y a pas d'imposteur.

— Je comprends, dit Hassan. Le système se posera la question suivante : est-ce que les actuels détenteurs des clés sont des teigneux, ou pas ? Voilà le filtre...

— On parie gros, tout de même ! gronda Primo, toujours pas calmé. Et ceux qui ne sont pas des gardiens, que vont-ils devenir ?

— Une chose après l'autre, reprit Niko. Tout d'abord vous, les gardiens : il faut avoir confiance. Si l'on vous pousse vers un hachoir, c'est qu'il existe un moyen de le franchir. Et puis quoi, jusqu'à présent, on vous a donné suffisamment d'indices : une technologie extraordinaire, qui, en des mains avides, pourrait aboutir à de grandes destructions, à de nouveaux sommets dans la cupidité. Si vous en êtes arrivés là, c'est que vous avez su conserver cette nouvelle secrète, donc que vous n'êtes, a priori, pas des gens assoiffés d'or ni aveuglés par la

gloire, l'orgueil, et tout ce genre de petites choses stupides. Il reste, pour le système, à vérifier ceci encore une fois : soit vous êtes les vrais gardiens, de ceux, par exemple, dont il est dit *vous serez les jardiniers de la terre* – jardiniers, et pas souverains ou exploitants... soit il y a dans votre groupe un ou plusieurs imposteurs qui sont en possession d'une clé. Et ceux-ci ne passeront pas. Voilà, peut-être, de quoi se compose ce tas de cadavres, après tout ! Qu'est-ce qu'on en sait ? Mais nous savons, par contre, que nous ne sommes pas des imposteurs ; et même Primo, malgré sa grande gueule et ses gesticulations, n'est pas un pourri. Lui, moi, toi, nous sommes tous des gens peinarde ! Alors je vous pose la question : où est le problème ?

— J'imagine qu'on avait besoin de se l'entendre dire encore un petit coup, dit Arturo... Ceux-là qui veulent exploiter, ceux qui n'en ont rien à cirer de *jardiner*, comme vous dites, Nicolas ; ceux qui préfèrent empoisonner des territoires immenses pour un peu d'or... les emmerdeurs, finalement... les empêchements de vivre ne pourront pas pénétrer plus avant.

— Donc ça, c'est leurs squelettes ? demanda Primo... C'est dingue ! je ne vois rien de terrien, là dedans. Les extraterrestres sont des pourris, eux aussi ?

— Et si on avançait, proposai-je ? On peut tout à fait délirer en marchant, il n'y a pas de contre-indications. Du reste, je suppose qu'Évika doit commencer à monter en pression, à force de nous attendre auprès de ces trucs. Et j'aimerais autant ne pas l'énerver, elle me semble assez capable de... de surprendre.

— Et ce n'est pas le moment. D'accord, on y va. »

Continuer à tout casser, ou se calmer et jardiner. C'était, pour toute l'humanité, l'heure du choix, en ce siècle précisément, et nous avons été prévenus de toutes les manières depuis au moins un demi-siècle. Ce choix qui attendait notre espèce sur sa petite planète lointaine, nous l'avions, nous autres sur la chaussée, déjà fait, personne ici n'étant du genre à se prosterner devant du fric ou de la puissance ; et nous aurions sans doute à le confirmer incessamment. Sur notre digue rectiligne, nous allions vivre une métaphore, et peut-être même allions-nous visiter de l'intérieur une parabole, qui est comparaison symbolique, déraillement du discours hors de la voie droite. Des surprises, sans doute, nous attendaient.

Donc, oui, un peu de sérénité ne serait pas de trop. Niko devait suivre un cours de pensées identique, car il confirma mes impressions : « Toute personne qui est dans cette équipe devra faire preuve de sa valeur propre. Je ne pense pas qu'on rejette ceux qui ne sont pas gardiens, sinon, il y aurait eu un système de filtrage pour ne laisser entrer que les possesseurs de clé. Mais nous aussi, les invités, nous devons payer notre dû. Alors pas de panique, ça ne sert à rien, mais attendons-nous à du bizarre. Karine ? Dans la poche dorsale de mon sac, vous trouverez du chocolat. »

Voilà qui était Niko, qui, ce jour-là, nous fit la leçon. Mais ça ne dura pas ! Ce qui s'ensuivit aurait dû m'avertir.

II

« Roaahh la belle guénochée que v'là ! » rugit-il précisément au bout du chemin. Tout remonté par la vision des objets disséminés çà et là dans l'ossuaire, l'amateur de masques et d'exotiques babioles ne put s'empêcher de plonger les bras en avant dans le tas des morts plus ou moins fossiles qui jonchaient le chemin, et d'en extraire, extatique, une espèce de cimier, ou, une enjambée plus loin, un bracelet tout compliqué d'excroissances, desquelles pendouillaient encore des brassées de fils qui allaient se rattacher à un pectoral.

Toutes sortes de civilisations étaient venues s'entasser là, sur ce bout de chaussée, et obstruaient la voie. Comment franchir le passage ? Au loin, derrière les hérissements de membres durcis, la Plume montrait son ventre et nous attendait. On y distinguait des stries en éventail. Mais où était partie Évika ? « Quelqu'un a vu Évika ? vous savez où elle est ?

— Il y a sa pipe, là, sur Guanabo. »

Donc elle était parvenue jusqu'ici, sous son ombrelle. Elle avait décidé de prendre un petit peu de bon temps en nous attendant. Elle avait pris ses aises en s'aménageant un creux dans le bagage de la luge ; elle s'y était allongée, puis s'était préparé une petite pipe de son tabac effroyable. Elle avait lancé des nuages de fumée dans le ciel laiteux, clignant des yeux dans la lumière, avec une petite grimace satisfaite. Elle avait vidé sa pipe en la tapant à l'aveuglette contre le flanc tribord de la luge. Des brins de tabac carbonisés y étaient saupoudrés un peu partout autour d'une série d'empreintes rondes qui puaien le goudron tiède. Après quoi, elle avait replié son ombrelle, qu'elle avait déposée sur son sac de voyage, à sa main droite. Elle s'était levée, s'était dirigée vers l'avant et ses brassées de morts ; en passant, elle avait posé sa pipe sur le capot de Guanabo, et puis elle avait disparu, turlututu. À gauche, à droite, il n'y avait rien dans l'eau. Rien qui flottât, en tout cas. « Elle sait nager » affirma Cécile. « Elle a joué perso, et voilà le résultat... »

Nous nous occupâmes à dégager la voie. Des corps de toutes formes encombraient la chaussée, en branchages entrelacés couleur d'ivoire et de marrons, portant des métaux oxydés boursoufflés de pustules noircies, avec, par moment, l'éclat froid de matières insensibles à la corrosion.

Morts abandonnés en vrac. Des crânes, des armures sans plus d'occupant, et des armes, certaines aussi vieilles qu'une pierre des chemins ; d'autres encore fraîches, luisantes insolentes de santé et d'arrogance. Un fatras de civilisations, un ressac indémêlable, une sorte de falun industriel. C'est à dire, en somme, une décharge. On se contorsionnait là-dedans.

Qu'était devenue Évika ? Était-elle en avant ? Mais, dans ce cas, comment avait-elle pu franchir le tas ? Que d'acrobaties à faire ! Du reste, la vieille dame ne répondait pas. Mais Cécile refusait d'abandonner, et appelait sa tante par dessus les fagots du charnier.

Une légère brise s'était levée, qui ridait l'eau et la faisait clapoter entre nos jambes. Un grand nombre de petits animaux vivaient dans les dépouilles, et souvent n'en décampaient qu'à contre-cœur. Pour ne pas risquer de morsures, nous portions des gants de chantier par dessus nos combinaisons. À un moment, nous vîmes une sorte de serpent couleur de vieil étain.

Il s'agissait surtout de ne pas tomber à l'eau ; qui sait si nous y aurions flotté ? De plus, la fatigue venait vite ; certains os étaient diablement lourds. Au bout d'une demi-heure, Arturo demanda une halte. On but, on ingurgita une tablette de sel, on s'assit comme on put. Nous avons avancé d'une quarantaine de mètres. À quelques pas devant nous, le tas de cadavres s'arrêtait d'un coup. Ainsi que la chaussée, malheureusement.

Pour mieux voir ce qui nous attendait, Hassan s'avança à grandes enjambées à travers les derniers morts, dont les membres raidis semblaient lui dire « non ! non ! n'y allez pas ! » Je me souviens d'une main gantée de métal, qui brandissait un objet en forme de téléphone au dessus de la mêlée. Pendant ce temps, Cécile sanglotait sur la luge, tandis que Karine, de retour d'une inspection en arrière où elle n'avait rien trouvé, s'affalait à ses côtés.

Donc Hassan, agitant ses bras pour conserver l'équilibre, franchissait les derniers mètres qui nous séparaient de la fin. J'avais une forte envie de me gratter le nez, ce qui fit que je n'observais pas sa progression laborieuse avec toute l'attention requise ; les autres étaient eux aussi occupés à divers trucs, comme la contemplation hébétée de l'horizon ou l'étude attentive d'un fossile de pince biomécanique. Nous étions tous désorientés, assez crevés, avec le moral à plat ; ce qui fait que lorsque Hassan disparut, nous ne le regardions pas.

III

Ce fut Primo qui s'inquiéta le premier. Je le vis se dresser soudain, l'air sévère. « Hassan n'est plus là ! On se réveille ! » Comme de vieux arthropodes, la troupe se remit debout tant bien que mal, et regarda dans toutes les directions. Et l'on n'avait rien entendu ! Pas de plongeon, pas de cri... Hassan avait subitement cessé d'être.

Bien sûr, on ne croit pas à l'irréparable quand il est encore frais. On cherche, on fouille, on croit rêver. On contourne l'évidence, on la traverse, elle n'existe tout simplement pas. Il y a une explication logique, forcément. Il va réapparaître. Comme Cécile tout à l'heure avec sa tante, Arturo se mit à chercher son vieux camarade, à l'appeler. Au fond des marais, l'oie crie à côté de la dépouille de son jars : il va se relever, il dort ! ce tas de plumes n'est pas lui. Il s'est absenté de son corps, il reviendra.

Tous, nous voulûmes trouver, dans ce monde pourtant copieusement cinglé, une explication logique ; comme quoi, on ne se refait pas. Mais il n'y avait, bien sûr, aucune explication logique. Un calamar aurait fait du bruit, un aigle géant, un « Garuda », aurait fait du vent. Quelle autre bête, alors, pouvait avoir enlevé Hassan, ou Évika ?

Restait l'in vraisemblable, qui ratissa tous les suffrages. Ils avaient été happés par le portier du tas de cadavres. Il fallait un portier, puisqu'il n'y avait pas de monstres ; nous l'inventâmes, et tout alla tout de suite mieux.

Nous cherchâmes Hassan dans les dépouilles. Il n'y était pas, bien entendu, pas plus que la vieille mambo. Il était donc, ils étaient encore avec le portier... Tout près, à quelques mètres, dans l'invisible. La réponse était juste là, mais où ? Que faire, que faire ?

« Et si nous étions en train de rêver ? proposa Karine... Lucas, tu as nommé Garuda, tout à l'heure ; Garuda, mi-homme mi-oiseau, monture d'un dieu, est un être solaire ; or, nous devons passer un examen, nous autres, et quoi de mieux qu'un Sphinx pour être notre examinateur ? Lequel Sphinx, mi-lion mi-oiseau, est aussi un être solaire. En plus, cette planète a trois soleils !

— Et ils sont tous en train de s'occuper de ton cerveau, nota Primo, que les analogies hérissent. Où veux-tu en venir avec ton discours bizarre ? Oui, il y a de la lumière partout, et alors ?

— Je ne sais plus... Je...

— Tu as eu une illumination, c'est ça ? Fugitives, ces petites choses-là.

— Je crois qu'on manipule des symboles... Merde, laisse-moi réfléchir !

— Quelqu'un a vu un interrupteur ? Karine a besoin de se concentrer, éteignez-moi ces grosses boules ! Rhô mais ça va, quoi, je déconne... C'est bon de savoir que tu cherches. Après tout, il est possible que tu trouves une idée !

— Exact, dis-je. Elle a bien fait de venir. Les mythes et les rêves manipulent, comme elle le dit, des symboles qui s'enracinent dans un substrat très ancien, une couche qui est, du moins pour sa partie profonde, à l'abri des influences culturelles récentes. Elle plonge là une ligne dans un trou qui pourrait nous réserver quelques surprises, alors on la laisse fouiller dans ce qu'elle sait, et on se tait ». Niko m'observa en coin et moi aussi d'ailleurs : je ne me connaissais pas ce penchant à l'autorité. Je fis une petite grimace d'excuse à qui voulut bien me regarder, mais les gens s'en fichaient.

De tout le chemin, ne restaient plus que les quelques dalles sur lesquelles gisaient les recalés de diverses planètes, avec en tout et pour tout trois paires de lames survivantes, et la dernière, sagement croisée dans notre dos, qui attendait que nous avancions pour aller, à son tour, se baigner. Mais avancer où ?

Nous envisageâmes les rares options. Attendre le retour des camarades, morts ou vifs : sage décision. Ou alors ne pas les attendre, et les suivre : pure folie ! Et puis, comment les suivre ? Mais Nicolas Le Gall imagina que ces êtres qui encombraient le chemin étaient morts d'ennui en attendant le retour de leurs disparus. Cela nous fit rire trois secondes, mais c'est Karine qui réagit le plus, en bondissant : « Mais oui, bien sûr ! Merci Niko, c'est toi qui as raison !

— Ah oui ??? ...Eh ben oui bien sûr que j'ai raison ! ...Mais pourquoi ?

— Soyons logiques ! Nous savons qu'un dernier filtrage nous attend ; nous savons aussi qu'aucun prédateur ne peut nous toucher, ou alors à quoi bon ces lames autour de nous ? Nous pouvons en déduire que ceci est l'antichambre de notre salle d'examen. Des gens se font enlever ? Ce sont les candidats qui passent ! Moi, je dis : on nous attend !... Ça ne sert à rien de poireauter ici. Hassan s'est avancé par là ? Je le suis ! Je tente le coup ! »

Mais Primo « Non non non, ma p'tite dame ! Tu passes en seconde position, derrière le robot, comme c'était décidé. C'est peut-être idiot, mais je tiens à ce que le robot nous précède. C'est pour cela que nous l'avons construit. Et tu iras après, si ça te chante encore. Allez, on dételle la luge ! »

Karine se rassit et nous regarda, tour à tour.

« Ben oui, quoi ? Il a raison... » avançai-je. « Déblayons le passage, et envoyons ce petit robot se coltiner avec le Diable s'il existe. Ou le Sphinx... S'il s'en sort, on sera bien content de l'avoir encore avec nous après ; tandis que lui ici et nous ailleurs, à quoi ça rime ? »

Ainsi fut-il décidé. Nous dégagâmes la piste pour le valeureux chenillard, volontaire d'office pour un grand saut dans le néant, en prenant soin toutefois : premièrement, de ne pas nous approcher à moins d'un mètre du bord inconnu où Hassan avait été happé ; deuxièmement, de dételer la luge. Guanabo pousserait seul le reste des ossements, qui ne semblait pas très lourd.

Quand tout fut prêt, un silence de cérémonie s'installa. Karine manipula doucement les commandes, un œil relié à l'optique de la machine via l'iris de luxe, des fois que l'autre côté voudrait bien y apparaître. Et nous autres, penchés sur le mini-écran branché sur son poignet, regardions aussi ce que voyait notre mécanique. Seul Niko préféra observer, de l'extérieur, comment les choses allaient se passer. Pourvu que ce robot n'aille pas connement tomber à l'eau ! J'avais un doute, soudain, et il grossissait.

Rasant la surface, Guanabo s'approcha du tas résiduel. Une côte dérapa sur l'objectif de la caméra. Du bouillon commença à mousser autour des chenilles qui ripaient sur la chaussée, tandis que la machine poussait les derniers cadavres devant elle. Ceux-ci tombèrent à l'eau les uns à la suite des autres, plouf, plotch, platablouf. Enfin, devant Guanabo, apparut l'eau sans fin, avec la Plume au loin. « J'y vais ? » demanda Karine... Personne ne répondit.

« Qui ne dit mot consent... Je lance la bête ! » Niko, debout sur la luge, vit l'antenne-fouet osciller, le cul de la machine se lever et sortir de l'eau un instant. L'écran devint plus sombre, des rayons concentriques y dessinèrent une étoile laiteuse. « Cette saloperie est en train de couler ! Ça ne marche pas ! » On découvrit sur l'écran le dos fuselé d'un animal rapide, et plutôt gros. Puis l'antenne disparut sous la surface et la communication devint mauvaise.

« Faut faire surface ! Purgez ! purgez, nom d'un chien ! » cria Niko.
— Ah la conne, j'ai oublié de le faire ! » Mais les ordres ne passaient plus.

Guanabo, que l'on avait lesté d'une bonne grosse centaine de litres d'eau pour faire masse quand il tractait le bagage, n'aurait plus jamais l'occasion de pomper de l'air pour s'alléger. Il accéléra sa descente. Lorsque le robot entra dans la nuit, l'écran afficha des milliers de parasites... « Ça n'est pas très encourageant » commenta Niko... Nous avons construit un engin amphibie, et qui flottait, et voilà qu'on venait de le couler, volontairement, en deux secondes.

Dire que le silence s'appesantit serait un euphémisme. Il se vautra, il s'étala tout à son aise, sûr de ne pas être dérangé, personne n'étant d'humeur. Il dura, il s'étira, il bailla. Enfin il s'endormit. On put alors imaginer de bruire. Ce fut, du coup, une floraison. Cécile déballa du pain d'épice, Niko péta, Karine gronda, Arturo lança un « merde » retentissant et fonça en avant ; tout le monde glapit, on gesticula, on cria « non ! non ! », Arturo hurla « foutez-moi la paix ! » et se planta au bord de l'eau, face à la Plume narquoise. Il mit les poings sur ses hanches et se pencha sur l'onde muette. Il se retourna vers nous, « il ne se passe rien ! » puis il disparut.

Le silence revint, tout guilleret qu'on le rappelât si vite. Hébétés, nous regardions l'eau qui clapotait innocemment.

« Putain de sélecteur de merde ! » hurla Primo. Il fait n'importe quoi ! Il aurait pu quand même accepter Guanabo, c'est pas vrai ça ! Crevure ! Douanier de mes deux, on n'est pas des immigrés qu'on trie, bordel !

— Tu n'y peux plus rien, Primo. Et puis, si, justement, nous sommes des...
— Verrue !
— Mais enfin du calme, quoi... Qu'est-ce que tu nous fais, là ?
— Ah je t'en foutrai, du calme ! » Il se précipita vers le rebord. Nous hurlâmes des « non ! non ! » selon la coutume ; il cria « Faites chier ! Vais le reprogrammer, moi, ce portier ! »... Il s'avança résolument, et tomba dans l'eau. Nous nous précipitâmes pour le sauver. Dans notre dos, les lames de faux en profitèrent pour s'effacer obligeamment les unes après les autres, et la chaussée s'empressa de disparaître. On n'est pas aidé, parfois.

Lorsque nous eûmes repêché l'irascible, il ne restait plus que quatre mètres ; nous étions cinq, dont un rempli de flotte, plus une luge qui prenait de la place pour trois. Primo : « Je ne m'attendais vraiment pas à ce coup. Je croyais passer, au lieu de quoi j'ai failli me noyer. Mais comment ça s'explique, un truc pareil ?

— Peut-être que ce portier n'aime pas être insulté ?
— Ou qu'il faut patienter un peu entre chaque admission...
— En tout cas, nous voici à l'étroit ! conclut Cécile... On ne peut même plus s'asseoir, il n'y a plus de place. On fait quoi, là, maintenant ?
— On rame, dis-je... On vide le bagage, on se met dans la luge, et on rame.
— D'abord, Primo se sèche.
— Moi, je ne te suivrai pas dans ta luge. Et qui voudrait bien t'accompagner sur l'eau, quand nous savons ce qui y nage ?
— Évidemment, présenté comme ça...
— Eh les mecs, clama Karine, Cécile vient de disparaître !
— C'est pas vrai ?!
— Tu la vois quelque part ? »

Niko consulta sa montre. « Deux minutes, depuis le dernier passage. Ça s'accélère, non ? Où était-elle, quand elle est partie ?

— Pratiquement sur vos pieds. À mon avis, c'est vous le prochain !
— Oup... Je ne sais pas si je dois en être content, ou pas...
— Primo, dit Karine, je prends le prochain vol, après Niko. Tâche de te sécher, et viens vite nous rejoindre.
— Donc, dis-je, je passe en dernier...
— Eh oui, me répondit-elle ; imagine que le passage se referme derrière le dernier possesseur de clé, comment feraient les suivants pour vous rejoindre ? »
Mais qu'elle est intelligente, cette fille !

Tout le monde s'accorda sur cette disposition, et ce fut donc au tour de Niko de se présenter au guichet. Curieusement, ça prit du temps. Ce n'est qu'au bout de douze minutes qu'il fut avalé. Peu à peu, les suivants suivirent, et je finis par être seul, debout et passablement fatigué, en compagnie d'une luge pleine de trucs inutiles, armes de guerre, tente, réchauds, savonnets.

Je baillais comme un damné. Le ciel s'était dégagé, on voyait même quelques étoiles du côté sombre de l'horizon. La Plume scintillait, splendide. Qui, à cet instant, aurait pu imaginer que ce magnifique ouvrage était en fait une prison, un empilement d'oubliettes ? Je contemplais la merveille, qu'un soleil bas dorait ; son ombre dans la brume légère s'étendait presque horizontale, infinie.

Un animal déchira la surface de la lagune d'un long et lent trait d'écume avant de replonger. Sa vague d'étrave vint claquer contre les lames. Puis ce fut l'heure. Pour ne pas projeter d'ombre dans l'eau, des fois qu'un affamé y rôdât, je m'étais mis à plat-ventre pour approcher du seuil... Passage ! Apparut un anneau brillant. Je tendis la main à travers, par curiosité. « Cet anneau est une porte » avait dit quelqu'un il y a bien longtemps.

IV

D'abord, juste un bruissement de cailloux, comme si l'on dévalait un pierrier ; puis une sensation de froid dans le dos, tandis que je sentais de la chaleur près de ma tête. Vint une lumière, d'un gris pâlichon, brumeuse, accompagnée d'une odeur de fer. Aucun moyen de sentir si je bougeais. J'avais l'impression de flotter. Aussi tâchai-je de me tenir immobile, et de rester patient.

« Je me demande bien ce qui va m'arriver » Atterrissait-on au pied de la Plume ? Ou à l'intérieur, peut-être ? « J'ai froid »...

Enfin, le retour de la sensation du poids me sortit d'embarras ; je découvris que j'étais allongé sur le dos : mon corps pesait sur les vertèbres et les hanches. Je reposais sur un sol dur et anguleux. Douleur diffuse au niveau des lombaires, élancements rythmés en provenance d'un pied.

Très vite, les notions de gauche et droite furent rétablies, puis, comme un ouragan, déboula la vision en couleur, avec les détails encore flous et l'impossibilité surprenante d'accommoder. Tout était d'un orange glorieux, avec une petite chose brillante qui sautillait devant moi et s'échappait dès que je voulais la regarder. J'entendis des voix, faibles, plates ; presque des chuchotis ; les voix des morts ? Prudemment, je tâtai les alentours. Je découvris une pierre, puis d'autres ; enfin, sans savoir comment ni pourquoi, j'ouvris les yeux.

Il faisait nuit. Un type était penché sur moi et m'écartait la paupière gauche. Il devait faire froid, car sa respiration faisait de la buée. Un liquide chaud me chatouillait l'oreille. Il regarda dans ce coin-là, toucha ma joue. « C'est une plaie bien propre, qui ne demandera que deux points... Bougez votre bras... Vous êtes gaucher ? L'autre maintenant ». Un médecin ? J'espérais que non, car il avait un air terriblement inquiet. Il me contemplait, le visage soucieux... Il avait le visage d'Hector.

Hector ? Mais oui, Hector ! Ça c'est la meilleure ! Qu'est-ce qu'il faisait là ? Et pourquoi j'avais mal comme ça ? Je dus remuer la jambe gauche, puis la droite. Docile, ne sachant pas ce qui se passait, j'obtempérai, me réservant le droit de le questionner quand il aurait fini ses tripotages.

Finalement, il s'assit à mon côté et soupira longuement. Puis deux autres visages angoissés apparurent à la lueur d'une lampe. On était dans un tunnel ? Je voyais toujours mal, j'accommodais à peine.

Je tournai la tête vers Hector, ouvris la bouche et sentis le goût du sang sur mes lèvres. « Ça a l'air d'aller un peu mieux, maintenant » me dit-il. « Vous pouvez vous mettre debout ? Allez on va l'aider. Toi par la gauche, doucement ; on va le poser là... À mon commandement... »

On me transporta. Je me laissais manipuler, prodigieusement ahuri par cette nouvelle aventure. Du reste, je crois bien n'avoir jamais été aussi attrapé... Que m'avait-on fait, bon sang ? Où m'avait-on envoyé ? Il n'y avait pas deux minutes, je

transpirais sur la lagune, et voilà que je grelottais presque. Du soleil, je passais dans un endroit sombre : forêt, montagne, un lieu nocturne, glacé et très humide. Et alors, la meilleure de toutes : retour de l'ami Hector en sauveteur stressé.

Les réponses viendront, pensais-je. C'est évident. Il suffit de patienter... Mais pourquoi me sentais-je si crevé ? Et blessé peut-être, oh là là... J'avais les plus grandes peines à rester simplement vertical. Mon pied gauche était chaussé d'une botte verte, première nouvelle, tandis que le droit allait en chaussette, et me faisait un mal de chien. Qu'est-ce qui s'était passé ? Et comment allaient les autres ? La dernière personne à avoir traversé, juste avant moi, c'était qui ? Je me tournai vers Hector : « Est-ce que... Comment ? » Je ne reconnaissais plus ma voix.

« Du calme. D'abord on vous pose, ensuite on parle...

— Karine ? Ça va ? Hee... â...!

— Chuuuut... Plus tard. »

J'étais subclaquant ; lorsqu'on m'eut déposé avec mille précautions sur un large bloc de pierre qui se trouvait là, il me fut impossible d'y rester autrement qu'avachi, tel une grosse nouille archicuite. On me soutint ; c'est à dire qu'on m'étaya : des sacs, des bras. Mais malgré tous ces beaux efforts je me répandais, je me faisais flasque. Et avec ça, incapable d'exprimer une seule petite pensée ; des mots s'entrecroisaient sur ma langue, et s'échappaient en ricanant dès que je voulais construire une phrase. Parler ? Et puis quoi encore ? Dans une strate de mon esprit, la Plume se dressait, narquoise, inaccessible.

La grande forme, donc ; je promenais sur les choses un regard bovin, sans rien comprendre à ce que je voyais. Des murailles, des chaos de pierres partout, de la nuit dans tous les coins, et ce brouillard qui montait des corps éclairés à contre-jour, comme la vapeur d'une forêt après la pluie ; plus, cerise sur le gâteau, Hector qui me vouvoyait... Ça, ça me chiffonnait !

« Ééé...et, pourquoi tu... élé, éléléà Karine ? Karine, elle a bien passé ?

— Y'a pas de Karine... Lucas ?

— Hmm ?

— Regardez-moi... Non, de l'autre côté. Voilà... Et maintenant vous pourriez vous mettre debout ? Lucas ! Ou alors juste vous tenir droit ? »

Mais moi, flageolant, inerte et bavouilleux, je roulais des yeux dramatiques, je me recroquevillais sur mes genoux. Dormir, dormir, dormir !

« Allo ? Allo ?! Il dérive complètement, l'animal ; il repart... Là, tout de même, j'ai des craintes... passe-moi mon sac !

— Faut le réveiller, non ? Il s'est évanoui ?

— Il est complètement sonné... Lucas, il faut se tenir droit, allez hop, on fait le bâton ! Lucas ? Totale perte de tonus, vise-moi ça comme il est mou... J'ai des craintes, tout de même, j'ai des craintes...

— Mais je ne crains rien, moi ! J'ai aucune raison !! bramai-je sans crier gare.

— Il parle ! Il articule des phrases ! Ah ben mon couillon ! Voilà ton sac...

— Je l'ai, tu peux lâcher. Oui, c'est une terre de contrastes, ce piéton-là...

— Je vous remercie de m'avoir éclairé sur ma condition. Mais vous pouvez cesser, car je suis droit. Merci infiniment pour ce service...

— Remonte sa manche. Celle-là... Lucas ?

— Woui ?

— Cessez de discourir, et contentez-vous de regarder ma main, OK ? »

V

Le souvenir alors me bondit à la figure. Catastrophe infernale et maudite ! Je venais de faire un tour complet dans les galeries du temps, pour émerger, misère et pourquoi moi, à Livry-Gargan... Une boucle ! D'un fontis à, deux ans plus tard, une lagune ; puis retour au pied du fontis éboulé, deux ans plus tôt ! Le Temps, vieux labyrinthe peuplé d'ombres, m'avait avalé, et se jouait de moi. L'anneau devait luire quelque part dans le voisinage, serti dans une couche marneuse vieille de trente-six millions d'années. Manifestement, on se payait ma tête.

« Qui franchira cette porte abandonnera sa peau, son nom, et jusqu'à son histoire, j'en suis aujourd'hui certain » avait écrit un certain Krateros, gardien dans l'Antiquité. « Toute une existence, doucement menée à maturation entre les mains des Dieux, atteste cette donnée comme une évidence ». Autre vérité forte : les Dieux, qui s'investissaient ainsi dans les gardiens, montraient par là que ces territoires n'étaient pas faits pour être visités par les hommes ordinaires. Domaines réservés au divin, Krateros supposa qu'ils étaient comme les fondations du nôtre ; un espace où le réel s'écrit. Absolument, définitivement invivable. Je pouvais confirmer : ce monde n'était pas drôle du tout.

Ainsi j'avais été propulsé deux ans en arrière... Qui, bon dieu, aurait eu envie de revivre deux années complètes de son existence ? Quel misérable enfer ! Devoir tout supporter à nouveau, en sachant tout ; et, pourquoi pas, avec le destin possible d'être piégé dans une boucle sans jamais savoir comment s'en extraire. Une clé quelque part, une porte ? Je veux sortir !

Involontairement, je tournai la tête vers l'endroit où devait se trouver le fontis, mais je ne vis rien d'approchant. Dire que cette infernale machine Ludienne luisait doucement quelque part dans ce coin, sournoise... Faudrait-il tout recommencer ? Ou l'ignorer, peut-être ? Crevant ! D'avance, décourageant.

« Combien j'ai de doigts ? me demanda Hector.

— Sept. Parfois six, bafouillai-je, désespéré ; quand tout va bien, juste cinq. Je voudrais me lever, j'ai un truc à vérifier. Je pourrais avoir un tonique, un petit dopant ? Vous avez ça dans votre trousse ?

— Chaque chose en son temps. Pour l'instant vous aller vous reposer, vous ne tenez pas debout. Vous connaissez votre date de naissance ?

— Oui je m'en rappelle. Et vous vous nommez Hector, et nous sommes, bordel de merde, dans ces fichues carrières de Livry-Gargan. Mais bon dieu qu'est-ce qui se passe avec ce foutu pied ?

— Je vais regarder...

— Un ongle explosé, je le crains.

— Je ne sais pas, on va voir ». Mais moi je me rappelais.

Bien sûr, l'ongle du pouce droit était fêlé, et les chairs avaient éclaté en deux endroits ; rien de bien grave, mais je me souvenais de la douleur, je savais ce qui m'attendait. Enlever la chaussette poisseuse ne fut pas une mince affaire. Ce qui apparut en dessous était déplorable.

« Il faut sortir vite fait, dit Hector, avant que ce pouce ne prenne la couleur et l'embonpoint d'une aubergine... » Néanmoins, je ne partirais pas sans être allé au fontis. On aspergea la chose d'antiseptique, on remit la vilaine chaussette ; on retrouva, ô miracle, un morceau encore enfilable de ma botte perdue, et je

finis par me retrouver debout et flageolant, un sucre dans la bouche, avec l'air hagard du type qui débarque d'un grand huit, ou d'un vol transcontinental ; le parfait cornichon, debout devant le tapis à bagages à des heures immorales.

Bon, c'est pas tout ça ! Il était temps de s'y mettre : « tout à l'heure, j'ai vu quelque chose d'étrange. J'en ai pour deux minutes ». Je pris mon sac, et tentai de m'orienter. « Où est le fontis qui s'est effondré, par rapport à nous ? »

— Derrière toi, répondit Hector. Il s'est si bien vidé qu'on voit des racines au sommet. On t'a retrouvé sur cette pente, quand tu as été emporté par la coulée de marnes... Tu es sûr que tu vas vraiment bien ? »

Il ne me vouvoyait plus. Peut-être notre amitié datait-elle de ce moment. « Chen, je t'emprunte ton marteau un petit instant, j'ai un truc à voir... » et sans attendre de réponse, je lui pris l'outil et partis vers le cône d'éboulis. J'eus vite fait de retrouver la plaque.

« Mais qu'est-ce que tu fous, merde ? C'est dangereux, ce coin ! »

— Fichez-moi la paix deux secondes, d'accord ? »

Je plantai le marteau dans le coin supérieur gauche et arrachai un bloc de marne. Puis un autre, et encore un. La douleur dans mon pied me filait la nausée. Chen me rejoignit, sifflant d'indignation.

« Mais rend-moi ça, bordel, t'es pas en état ! »

— Lâche-moi la grappe et retourne t'asseoir, je fais un truc crucial. Hâ mais !?... »

— Hector, viens m'aider, il fait n'importe quoi. Donne-moi ce marteau, crétin ! »

— Recule-toi, ça va dégringoler ». Je frappais de toutes mes forces sur la roche, et un gros éclat s'abattit sur les pieds de Chen, qui n'osa pas hurler à cause du plafond pourri, mais me bourra de coups de poings. Je lui rendis son marteau.

— Voilà, c'est fini. Allez, quoi, pardonne-moi ! »

Il fut bien obligé de se taire, ce qui me donna quelques secondes de répit. Hector se pointa, inquiet : « mais qu'est-ce que vous fichez ? » Le clavier était apparu, avec les trois boutons ; plus besoin de taper, n'est-ce pas ?

— Reculez, s'il vous plaît. Je vais tenter un action démente ! »

— Mais c'est quoi, cet engin ??? »

— Plus tard, messeigneurs ! »

Ils ne discutèrent pas. L'avantage d'avoir été blessé, c'est qu'on vous concède alors, sans difficulté aucune, la capacité, même provisoire, d'être un tantinet cinglé. De plus, le gaga clopinant avait foncé directement déterrer une machine infernale. De toute évidence, il en savait plus que tout le monde, donc : plus le temps de négocier, fuyons ! Ils se mirent au large.

J'appuyai sur le bouton central, celui qui minimise. Tchrrââc ! La machine se décrocha, tomba, et se réduisit, avec un boucan de fanfare, à sa forme transportable. Je l'empoignai et me retournai. Les camarades, accroupis à cinq mètres de moi, n'en croyaient pas leurs yeux ni leurs oreilles. « Ne me posez pas de questions, et il n'y aura pas de mensonge... »

« Hrrmm... Bon, d'accord, répondit Chen. Mais tu nous expliquera dehors. Sinon tu rentres à pied ! Allez on se barre ; Hector, que dit la boussole ? » À ce moment précis, le fontis acheva de se vider.

Ce fut une vraie diarrhée. Sous la pression, un pilier en pierres sèches, que les carriers, toujours optimistes, avaient chargé de retenir quelques milliers de tonnes qui menaçaient de tomber, s'écroula dans un bruit de cailloutis tout à fait désagréable ; la troupe s'enfuit, moi le dernier avec mon pied fendu. Mais les soubresauts de la roche agitaient tout le voisinage, et les passages s'occultèrent

les uns après les autres jusqu'à ce que, dans un vacarme de bombardement, tous les plafonds fussent descendus par terre, avec nous réfugiés dans une encoignure de la taille d'une penderie. Dans un rayon de vingt mètres autour de nous, plus rien ne tenait.

Et il n'y avait plus de sortie, sauf à la creuser dans les débris. L'air était presque irrespirable et sentait le brûlé. Tout le monde toussait. « Mauvaise pioche ! » dis-je pour détendre l'atmosphère, ce qui ne fut pas goûté.

Puis un gros bloc glissa lentement à la rencontre de nos ventres et nous écrabouilla peu à peu, tandis que Chen m'insultait de toutes les manières possibles. Il continua à m'abreuver d'injures, sans se lasser ni ralentir, jusqu'à ce que son bassin craquât. Ce fut le dernier bruit que j'entendis. Je pensais aux rideaux entre les mondes. Pourquoi étais-je revenu ici ? Ce que je vivais là n'avait aucun sens... Autant mourir de suite, autant quitter ce jeu vain.

J'avais tout foiré.

VI

« Vous êtes mort. Porté disparu en même temps que Chen et votre ami Hector. Les autres s'en sont sortis, peu importe comment, ça n'a pas d'importance. Ce que vous devez savoir, par contre, c'est que tous les membres de votre petit groupe de la lagune ont connu une fin rapide à diverses époques plus ou moins proches de celle de l'accident. »

Le type qui me parlait ainsi avait à peu près mon âge, les yeux sombres, un air familier. La roche derrière lui était grise, et se changeait peu à peu en un paysage urbain assez déprimant. Un météore raya le ciel et percuta l'île de la Cité. Un bateau-mouche hurla en coulant dans le chaudron. De la fumée me piqua les yeux, une poule passa, un chat, des escarbilles. Bref, constatai-je, j'étais en train de débloquer.

Je revins à mon interlocuteur, qui semblait plus réel que ces images. Il me regardait d'un air intrigué, profondément perplexe ; qu'avais-je donc encore fait ? Il reprit ses explications bizarres :

« Cécile a été tuée à Boston, prise entre deux feux dans un combat de gangs. Sa protectrice, Évika, a été massacrée lors d'un de ces innombrables petits carnages qui ensanglantent la vie politique en Haïti. Ça, c'était il y a onze mois. Hassan est mort en deux semaines d'un cancer du foie, Arturo est tombé d'une falaise, ce qu'il aurait dû faire il y a longtemps. Votre ami Niko n'est jamais revenu d'Indonésie et n'a par conséquent jamais acheté de logement sur les quais. En fait, il apparaît qu'il a été assassiné par des islamistes lors d'un pogrom quelconque lancé contre des chrétiens. Je vous passe les autres ; tous ont eu une mort claire, nette et précise, devant de nombreux témoins. Vous n'avez donc plus aucune existence. Vous êtes libre. Est-ce que ça vous va ?

— Je ne comprends pas votre question, répondis-je, passablement énervé. Qu'est-ce qui peut bien aller, dans toute cette histoire ? On est mort donc on est mort ! Comment voudriez-vous que je prenne une décision sur mon passé ? On ne m'a pas demandé mon avis, que je sache ! » Quelle poisse !

Il sembla irrité.

« Ce n'est pas à propos de votre mort que je vous pose la question, mais sur votre liberté ! Vous voici sans attaches. Vous n'appartenez plus à personne,

vos liens familiaux ou affectifs sont rompus et en voie de dissolution. Le souvenir de votre apparence physique s'estompe ; jusqu'à votre frère, qui, s'il vous rencontrait aujourd'hui, aurait du mal à vous reconnaître. Vous êtes maintenant un échantillon d'humanité complètement isolé de son contexte, ce qui implique en particulier que vous n'êtes plus pressé par aucun enjeu ! Telle est votre liberté... Acceptez-vous cette description de votre nouveau statut ? Avez-vous une remarque à formuler, un petit correctif peut-être ? Ou peut-on poursuivre ?

— Mes autres camarades, ceux qui sont venus avec moi ?

— Ce sera votre seule société désormais. Vous ne roulez plus pour personne. Ce qui se passe sur votre planète ne vous regarde pour l'instant plus du tout. Je vais vous donner une image : songez à deux voies ferrées suspendues dans le vide ; ces jours-ci, vous avez bondi de l'une à l'autre. Donc, ce que vous construirez se fera désormais uniquement avec vos camarades d'expédition, en regardant vers l'avant et vers l'autrement.

— Construire quoi ?

— Ce que vous voudrez ! Le grand point est de trouver une idée fertile, et de porter ce projet jusqu'à sa fructification. Sinon vous crèverez, poussière sèche.

— Vous êtes en train de me dire que, pour moi, la Terre, c'est fini ?

— Vous avez sauté dans le vide, je vous l'ai dit. Voici une autre image : vous êtes en train de foncer le long de la falaise. La paroi défile à toute vitesse. Le banc de nuages, là-dessous, se rapproche. Telle est votre situation ».

J'étais catastrophé ; rien ne se passait comme prévu. Ne plus jamais être un Terrien ? Jusqu'à cet instant, je n'avais jamais réellement cru que mon voyage m'éloignerait pour toujours de ma petite vie d'avant, grisouillâtre et pépère, où la seule aventure un tantinet hasardeuse consistait à ramper dans les catacombes certains vendredis soirs arrosés de bière. Les autres membres de l'équipe imaginaient, tout comme moi, qu'il y aurait un passage, un petit trou de souris par où se faufiler pour revenir. Ou alors, peut-être, un dieu qu'il faudrait amadouer comme Orphée l'avait fait en son temps. Et voilà que ce personnage me disait tout crûment : vous avez sauté dans le vide.

Pour preuve, j'avais même vécu ma mort.

Machinalement, je me grattais le nez, qui me démangeait ; ceci dit, un mort peut-il avoir le nez qui le démange ? Est-ce licite ? « Dans quel état suis-je, pour me poser de telles questions ? » pensais-je, tout en me curant la narine. L'autre type en fit autant. Nous retirâmes nos doigts en même temps.

On se regarda, silencieux. Je me remis une mèche en place, l'autre en fit autant. Il se passa la langue sur les dents quand j'en fis autant... Et ma vie défilait en arrière-plan dans ma mémoire. Eus-je un soupçon ? Vite, ô mes neurones, une idée de ce qui se passe, que je sache quoi faire... « Pas de problème, une idée nous avons, monseigneur » : ma main droite monta vers le visage de l'autre, et rencontra sa main gauche. C'était lisse et froid, c'était, nom d'une bourrique asthmatique, un simple foutu miroir.

Eh bien mais alors comment donc, voilà que je déraillais dans une salle de bains ? En définitive, étais-je vraiment sorti de cette maudite carrière, un jour ?

Ou peut-être rêvais-je tout ceci, depuis un lit d'hôpital. Mon dieu que la vie est pénible, parfois. Tant de choses qui ne sont pas certaines ; boucles, culs-de-sacs, mirages, trous sans fond...

« Vous êtes dans le flou » constata mon image, comme si je ne le savais pas... « je vais donc vous sortir d'embarras. Abracadabra ! »

Dans mon dos, un type en short et bob rentra dans la pièce. Il me regarda en train de clamer « Abracadabra ! » devant le miroir, et n'en conçut aucune espèce d'inquiétude. Bien au contraire : « Et sans baguette, approuva-t-il ; ça c'est fortiche ! » Il se lava les mains dans le lavabo à côté du mien, les sécha, et sortit. Je le suivis, docile, perdu, prêt à ne plus jamais m'étonner de rien, mais doutant quand même d'y arriver.

VII

Prenons de la distance, le temps de savourer une pipe, de fumer une cigarette et de raconter des bêtises, et l'on va s'en raconter un plein sac ; le temps, tenez, de boire à petites gorgées prudentes un verre de thé brûlant, ou un vieil alcool d'un rouge profond, si le soir tombe. Et contempons dans notre esprit l'invraisemblable construction qui domine ce monde liquide et tout embué sur lequel ont rampé des êtres autrefois nommés Arturo, Hassan, Évika, Cécile, Nicolas, Primo, Karine, enfin moi, et le robot Guanabo qui glougloute à l'avant du groupe, tirant sa luge, vaillant petit âne vert.

Alignés sur l'étroite chaussée qui sépare la mer en deux, ils s'avancent, s'avançaient ou s'avanceront sur le trait jaune, fourmis dans l'immense plaine ridée par les vents du crépuscule, et le terme de leur chemin se dresse, aérien, jusqu'à des hauteurs déraisonnables.

Tout au sommet, à la pointe acérée de l'édifice que les nuages font vibrer, il y a un petit trou, à peine capable d'avaler une balle de golf, et qui pourtant traverse tout le bâtiment. En le regardant dévaler les étages sans jamais faillir, on pourrait, par analogie, le rattacher à cette famille de conduits mystérieux qui comprend les quatre *chemins de l'âme* de la pyramide de Khéops, si ce n'est que ceux-ci prennent souvent des virages et n'aboutissent pas forcément à l'extérieur, tandis que celui-là gicle d'un seul trait, confondu, d'ailleurs, avec l'axe de rotation de la planète. Eh oui, les petits humains ne s'en sont pas avisés, mais ils sont au pôle nord, et la lumière d'un été boréal s'avance vers eux.

Dégringolons dans ce petit trou, on verra bien où ça nous mène. Nous voici au niveau de l'eau ; nous voici même au niveau du fond de la mer. Diantre, quand cela finira-t-il ? Nous traversons maintenant une fine strate sédimentaire, preuve qu'il fut une époque où il y avait au moins une île au milieu de cette platitude ; enfin, nous pénétrons le socle cristallin, le temps de conter jusqu'à six et là, le trou débouche dans un vide si vaste que notre hurlement n'y soulève aucun écho. Laissons-nous tomber pendant vingt secondes. Enfin le sol de l'effrayante caverne nous bondit à la figure.

Atterrissons en douceur et allumons notre briquet, ou notre lampe à carbure. Pas la peine de regarder en l'air, il n'y a que de la nuit, et en plus, il pleut de larges gouttes. La chaleur est oppressante, les eaux de ruissellement s'évaporent. On devine les parois, luisantes, à travers la buée.

Le fond du gouffre est circulaire ; en son centre, disposés en étoile, voici douze blocs de pierre comme des couvercles de sarcophages, un tous les trente degrés. À la tête et au pied de chaque bloc, un fanal, encastré dans un totem, éclaire le tombeau et ce qui y repose.

Car huit modules sont habités. Ou, si vous voulez, huit tables sont dressées, pour dieu sait quel festin, nous ne voulons pas le savoir. Les feux éclairent huit corps nus éclaboussés de pluie, huit gisants qui furent, sont, seront, étaient ou pourraient bien être encore Arturo, Cécile, Évika, Hassan, Karine, Lucas, Niko, Primo ; tandis que le petit Guanabo couine d'ennui tout seul au milieu de la salle, dans l'axe exact du gouffre, au centre du cercle. De luge point de nouvelles, le bagage est allé au diable.

Et dans les corps allongés il y a le même rêve. Ils se sont levés, et dansent sur l'effroyable damier noir et blanc, en tâchant d'échapper aux dalles qui se retournent sans crier gare, comme des trappes, pour les engloutir. Vacarme ! Le sol claque, une houle le soulève, qui dévoile par instants la noirceur d'un puits au fond duquel gronde l'Ennemi avide.

VIII

C'était un lac aux contours indistincts et lumineux. Quelque chose se dressait au milieu de l'eau. La lumière aveuglante rendait tout brillant, m'empêchant de distinguer les formes. Une brume blanche achevait de tout voiler. J'avançai dans la vase durcie recouverte d'herbes rases, et me retrouvai les pieds dans l'eau calme. J'étais nu et détendu. J'avançai encore et m'allongeai dans la fraîcheur bienfaisante... Le paradis.

Seulement voilà. J'avais beau nager vers les objets là-bas, je n'avançais pas ; la rive était toujours aussi proche, et mes genoux soulevaient toujours de petits nuages de vase tiède. Le fond ne voulait pas descendre ; je faisais du sur-place. Alors je me remis debout, et, puisque j'avais pied, je marchai, marchai, marchai longtemps, jusqu'au moment où je pus enfin m'allonger de nouveau dans de l'eau plus profonde, à mi-chemin de mon but.

Celui-ci, au milieu du lac, était comme un château cristallin, presque invisible. Existait-il ? N'existait-il pas ? Cela dépendait des moments. De toute manière, j'y allai, qu'il y fût ou non lorsque j'aborderais. « Mais comment peut-on toucher quelque chose qui n'est pas tout à fait là ? » Peu importait. La vie était belle. On verrait bien sur place. Et puis, il y serait, mon château, je le savais ! Dans l'eau aux reflets adamantins avance Lancelot en son armure éclatante ; il rentre à la maison.

Une ombre passa dans le ciel, comme un nuage. Je m'arrêtai, heureux et tranquille, en brassant doucement ; autour de mes chevilles, l'eau était délicieusement froide. Mais l'air empestait.

Une autre ombre passa, lourde. Puis une sirène hurla au loin. La lumière devint cuivrée, et d'autres ombres roulèrent.

Je me retournai et posai un coussin sur ma tête pour échapper tant bien que mal à la clarté d'après-midi qui me vrillait le cerveau. J'ouvris les yeux un instant, et posai mon regard sur le drap blanc qui recouvrait le canapé sur lequel je m'étais endormi : il était orangé, et les fleurs sur la table basse projetaient des ombres rousses. Et ça puait le feu de broussailles.

La sirène se tut. Je me mis debout et passai ma tête à la fenêtre : une fumée jaune sale envahissait le ciel à trente ou quarante mètres au-dessus du jardin. La sieste était finie. J'ouvris les yeux. La mer, le mont Saint-Michel, un château tremble au milieu de l'eau. J'ouvris les yeux. Une île avec des ruines.

J'ouvris encore les yeux. J'étais accroupi entre deux massifs d'ajoncs, sur le côté sous le vent d'un cap aux roches noircies. Il n'y avait d'incendie nulle part. Mais dans la mer, à trois-cents mètres peut-être, une île encore une fois, longue et rêche comme la crête d'un reptile ancien, pleine d'oiseaux criant au milieu des ruines. J'y crus distinguer, comme une trace dans l'air, une haute tour au sommet enflammé, mais cela ne dura qu'un instant.

Cependant : toutes certitudes abattues, dépouillé, libre en somme et nu comme un ver dans ma seule enveloppe d'humain en transit, je me pris à rire aux éclats devant cette vision fugitive de ce que je reconnus être la Maison-Dieu, la tour foudroyée dont s'échappe une longue flamme, arcane où l'on voit des gens qui sautent et tombent. « Je serai cette flamme ! » me dis-je car je ne doutais plus de rien et l'ancien Lucas me semblait bien parti pour ne plus être que décombres inutiles.

Une mue. Et d'où me venait cette allégresse ? La marée montante emportait des algues et quelques cormorans placides. Puis une barque passa, moteur arrêté, avec à son bord un type qui tenait une canne à pêche. Tout ce petit monde semblait ne pas s'inquiéter des remous qui tourbillonnaient entre la pointe et l'îlot tout concassé où habitaient les oiseaux. La barque fit trois tours sur elle-même avant de s'en aller au sud, vers le soleil. Un autre bateau la remplaça.

J'entrepris d'escalader la pente en direction d'un sémaphore que je voyais là-haut, accroupi au sommet de la butte. C'est en regardant cette bâtisse par en-dessous que m'en revint le souvenir : je devais être au nord de Cancale, à un endroit qui portait, si je me souvenais bien, un nom de musée mais lequel ? La pointe était sillonnée de sentiers tout remplis de petites guêpes qui entraient et sortaient de multitudes de petits trous piquetés dans les parois. Il s'agissait de marcher prudemment, car elles volaient au niveau du sol, et je ne voulais écraser personne. C'est alors que je me rendis compte que je n'avais pas de corps. Car, là où j'aurais dû voir mes pieds, par exemple, il n'y avait que la terre du chemin, avec les guêpes qui filaient, affairées, à travers mes non-chevilles. Pour elles, je n'existais même pas.

Le monde était silencieux. Sur la crête, un oiseau faisait du sur-place dans un vent d'ouest qui peignait les buissons. Il ne me vit pas arriver. Je pus l'observer comme jamais auparavant ; si j'avais eu un bras, j'aurais pu glisser ma main sous son jabot, et le soutenir. Mais je n'avais plus de membres, plus rien ; ce qui me fit songer : comment étais-je grimpé jusqu'ici ? Après tout, je n'avais plus de pattes ! La force de la pensée ? La télékinésie appliquée sur un immatériel ? Étais-je devenu un fantôme ? C'est alors que tout s'arrêta.

Le vent l'oiseau les guêpes les buissons ; les bruits des buissons.

Au loin vers l'ouest la mer bleue ne bougea plus. Il n'y a rien de plus étrange que de voir une mer ridée de vagues immobiles ; une photographie n'en rend pas le côté bizarre, inquiétant. J'avais l'impression malsaine d'errer dans un univers artificiel, une réalité virtuelle tombée en panne, un monde dans lequel quelqu'un avait malencontreusement appuyé sur le bouton Pause ou Stop.

Il y eut un son derrière moi, comme une longue fermeture-éclair qu'on ouvre. Lentement, je me retournai. L'îlot, le bras de mer, les roches et le petit bateau tremblotèrent comme sur un écran mal réglé, puis se stabilisèrent. Devant moi se tenait un promeneur statufié.

C'était le petit homme un peu rond, avec short et bob, le teint cuivré. Je ne me rappelais pas l'avoir dépassé en montant. Il regardait les guêpes à ses pieds, lesquelles ne bougeaient pas plus que le reste. Je le reconnaissais : c'était mon admirateur, qui m'avait vu parler tout seul devant le lavabo.

Se pouvait-il qu'il fût le refrain de mon histoire ? Dans les livres-audio pour enfant, il y a souvent un petit signal, par exemple une clochette, pour dire : « tournez la page... » Ce type était-il ma clochette ? Allais-je tourner une page ?

À quoi jouait-on ici ?

Je me tins immobile, à mon tour. « Après tout, il n'y a pas de raisons, me dis-je, que j'aie m'exciter sans savoir ni le pourquoi ni le comment de tout ceci. Autant ne pas bouger, et que les explications tombent toutes cuites du ciel si elles en ont envie, moi je fais grève ». Je me mis à observer le petit homme qui lui-même observait les guêpes autour de ses chevilles. Je le fixai sans bouger d'un poil. Ceci pendant au moins trente secondes, au bout desquelles, sans crier gare, le touriste articula :

— C'est marrant de les voir immobiles, comme ça, piquées en l'air ».

Il leva lentement la tête vers moi, et me regarda dans les yeux. « Votre souvenir est étonnamment précis ; c'est bien ! Et tout ça, sans baguette !... » Il me gratifia d'un sourire d'animateur, plein de dents blanches et bien rangées, et applaudit poch poch poch dans ses grosses paluches.

Alors, voilà ce que moi, de nouveau né mais pas de la dernière pluie, voilà ce que je me suis dit : je suis tombé dans une simulation, et je suis nu. C'est le départ du jeu. Mais quand saurai-je qu'il est fini ? Y-a-t-il seulement un dernier niveau ? Tout ne recommence-t-il pas ensuite ? Où est la sortie ?

Arrive-t-elle quand on se pose la question, ou quand on ne se la pose plus ?

Et le but, quel était-il ? Je ne savais rien. « Mais quelle importance, finalement ? » Car oui : l'important était de savoir que j'avais ouvert une porte que je pouvais tout à fait laisser fermée... Pour le reste, un peu de confiance, quoi ! Ce qu'il y avait derrière était forcément déroutant.

*Peut-être, un matin, allant dans l'air aride,
comme de verre, me retournant verrai-je s'accomplir le miracle :
le néant dans mon dos, derrière moi
le vide – avec la terreur de l'ivrogne.*

*Puis, comme sur l'écran, se camperont d'un jet
arbres, maisons, collines, pour l'habituel mirage...*

Forse un mattino andando d'Eugenio Montale¹, dont Calvino disait le plus grand bien. Un affreux poème, bien fait pour énerver ceux que rien ne rassure.

À partir de là, le texte dérape dans le douceâtre : Mais il sera trop tard, gémit la suite, car j'aurai compris et je serai le maudit qui seul sait parmi les ignorants. Ouin que c'est triste, et que je suis à plaindre... Et alors qu'est-ce qu'on fait ? On gémit, on se tue, on pétitionne ? on fonde une secte ?

¹ *Forse un mattino andando* de E. Montale. Trad. Pat. Angelini, Gallimard 1966.

« D'accord, d'accord, me dit le petit homme... Vous êtes donc en train de faire l'expérience du néant de monsieur Montale quelque part au bord de la mer, après avoir rêvé de lagune, de châteaux et d'incendies, suite à une sieste chez votre frère... Pour parachever l'ouvrage, vous pourriez envisager ceci : vous ne vous êtes toujours pas réveillé de votre coma suite à l'attentat sur les digues en 14, et vous rêvez ; dans ce cas, vous ne pouvez rien savoir de ce qui est arrivé à votre famille lors de la rupture des barrages, et vous n'êtes donc pas mort en carrière, pas plus que vous n'avez été vivant sur la chaussée de la lagune. Arrivé à ce point, vous vous posez une fameuse question !

— Où suis-je ? Que croire ? Ah mais après tout, quelle importance ?

— Ça...

— Hein ? Quelle importance, finalement ?

— Eh oui, quelle importance ? On s'en fout ! Et pourquoi s'en fout-on ?

— Ce qui importe, en définitive, c'est la petite brindille sur laquelle on peut compter ; celle qui, à travers toutes ces histoires, ne faillit jamais ! Moi !

— Mais vous ne savez même pas qui vous êtes... Existez-vous seulement ?

— Et quelle importance, encore une fois ?

— Ah, là vous m'étonnez... C'est très exotique, cette façon de penser...

— Quand tout s'échappe... ce qui demeure, en dernière instance, c'est : ici, maintenant, et surtout, surtout ! *moi*... Besoin de rien d'autre, en fait. Que cet ici soit en toc, que ce maintenant soit on ne peut plus douteux la plupart du temps, et même, même : que ce moi auquel je m'accroche puisse n'être, comme je le soupçonne, que le bureau du système d'exploitation d'un corps vivant, une illusion pratique secrétée par le cerveau, cela n'enlève rien à leur valeur en tant qu'outils. Grâce à eux, l'être peut reconstruire une attitude, envisager une action, qui soient adaptées au contexte tel qu'il l'entrevoit. De John Locke, si vous me permettez, j'ai retenu ceci : *l'homme se détermine lui-même à telle ou telle action volontaire d'après quelque connaissance ou apparence de connaissance préalable qui est dans son entendement*... Et ceci encore : *Personne ne s'engage à une action sans avoir une opinion ou une autre qui serve de raison à ce qu'il fait. C'est par cette lumière, vraie ou fausse, vraie ou fausse, entendez-vous, que ses puissances actives sont dirigées*². Traduction : il faut bien commencer par quelque chose. Et je commence par moi. C'est à dire, peut-être, du vide. Comme Lucrèce : rien que des atomes dans du vide. *Moi* ! Et alors ?

— Eh bien mon garçon, mais vous me secouez ! Plus tranquille c'est difficile !... Vous arrive-t-il de paniquer ? Monsieur pourrait bien ne pas être, mais il discute quand même, et m'affirme qu'il s'en fiche de ne pas exister, après m'avoir dit qu'il fondait son attitude sur un phénomène qu'il tenait pour absolument sûr : lui ! J'admire cette manière de se foutre absolument de ses propres contradictions. Mais bon, je vois ce que vous voulez dire : il vous suffit de respecter la règle de base de cette partie, qui est d'admettre que quelque chose existe, qui est vous. Que ceci soit vrai ou faux n'est pas important. D'accord... Donc, bien que vous ne vous connaissiez point vous-même, vous persistez à vouloir suivre Locke dans sa démarche. Vous vous fichez à peu près totalement de savoir dans quelle sorte de machination vous vous trouvez.

— Oui je persiste, car cette démarche reste valide. C'est, si vous voulez, la première pierre de mon édifice. Et s'il ne reste qu'elle ; encore une fois, quelle importance ? D'ailleurs, je ne poursuis pas Locke à la trace ; où voudriez-vous

2 *De la conduite de l'entendement* (1706, posthume). Trad. Y. Michaud, Vrin 1975.

bien qu'il me mène ? Je m'arrête sur ses premières phrases. Et, oui, peu importe le monde dans lequel je suis. J'y suis, c'est tout. En fait, je refuse de bêtement tournoyer dans la nuit, et je refuse de me laisser consumer par du feu.

— Je, je, toujours ce Je, toujours ce Moi, et le reste qui est toujours du vent ! Petite conscience de soi, sur laquelle vous fondez un monde obligatoirement égocentré... Heureusement, il vous plaît de douter, et c'est tant mieux. Sinon, la suite vous échapperait toujours. Or, monsieur le centre du monde, je crois bien que vous avez entr'aperçu la Maison-Dieu tout à l'heure ?

— Une vague réminiscence. Elle est passée à toute vitesse. Voilà un symbole auquel je n'ai pas encore vraiment prêté attention... Je n'ai pas eu le temps, tout s'est bloqué ! En la voyant, je me suis juste dit que je ne me laisserais pas embourber dans le monde des apparences.

— Si vous saviez à quel point ceci n'est pas un monde, vous n'emploieriez surtout pas ce mot ! L'esprit vogue libre à travers les draperies de la matière ; voyez cet oiseau figé, il rêve qu'il vole dans un monde en mouvement, dans un monde où le temps agit. Or, considérez, je vous prie, cette immobilité des guêpes, du vent, de tout : vous regardez ici une portion du texte qui décrit la partie matérielle de ce monde dont vous êtes issu, petit fantôme. Ce n'est pas une bête simulation, comme vous pourriez le croire. Donc maintenant, que vous faudrait-il faire, pour échapper à la couronne de la tour, pour être flamme et non pas crétin sautant par la fenêtre ?

— Apprendre à lire et à écrire.

— Ce serait un bon début, oui. Mais vous ne commencerez jamais à apprendre si vous ne perdez pas d'abord une certaine petite chose qui vous retient encore... et sauriez-vous quoi, par hasard ? Excusez-moi, cette question comporte un piège, qui est, en même temps, un indice, évidemment. Mais un indice *a posteriori*... Il va falloir réfléchir, je suis désolé !

— J'avais une question : est-il vrai que l'on ne peut plus revenir en arrière ?

— Alors là, je confirme que tout retour est impossible et que vous pouvez dès maintenant balancer vos clés dans l'eau. Il n'y a plus en face de vous que cette chaussée, avec en tout et pour tout deux chemins, je dis bien deux, et un choix qui vous divisera... Bien. Je constate que vous êtes en état de supporter ce qui vient. Ça a été rapide ; mais c'est la première, Évika, qui fut la plus forte, bien qu'elle n'ait pas eu de Locke ni de Montale pour aider à glisser dans les passages. Vous êtes prêt pour le grand saut ?

— Je ne sais pas... Et pourquoi Évika a-t-elle si vite réussi ?

— Elle a quelque peu d'ancienneté ; ça fait des années qu'elle réfléchit. Ceci dit, elle n'a pas *réussi*, comme vous dites ; simplement, elle a saisi plus vite.

— Si je la revois, je lui demanderai des trucs.

— Si ça vous chante... Bon, alors, peut-on y aller ?

— Mmoufff...

— Arrive l'épreuve et le candidat hésite. C'est chou tout plein ! ».

Mon image me fit un petit signe dans la glace, et : « Abracadabra ! » Je me séchai les mains, et sortis des toilettes.

IX

Ne croire en rien. Se méfier des apparences, ou plutôt, tenter de les ignorer ; se plier au jeu tel qu'on le perçoit, mais ne pas s'y noyer en allant confondre règles et conjectures. Car enfin, de quoi être certain ?

En ce sens, la démarche des scientifiques, qui se construisent des théories pour servir d'escabeau, quitte à en changer au besoin, est la seule à m'inspirer confiance. On préfère l'outil de la déduction à celui de l'analogie ; le doute, toujours et partout ; la confiance temporairement accordée, et le moins possible d'idéologie. Ne jamais faire allégeance à une construction. Jamais !

Allez, un exemple ! Dans une de mes vies passées, j'ai, paraît-il, reconstruit un poulailler. Délirons donc un peu sur les poules.

Nous pensons généralement que les Gaulois étaient d'affreux machistes. Faisons comme si, et posons-nous la question de savoir comment ces Gaulois machistes auraient décrit la société de l'espèce que l'on a d'ailleurs nommée *Gallus gallus* (Linnæus, 1758) en l'honneur de nos ancêtres aux mentons carrés.

« Le Coq règne sur un harem de poules qu'il couvre et qu'il protège. Son chant affirme sa domination non seulement sur les femelles mais encore sur le terrain où vit le clan. Chez les humains, de nombreux peuples s'en sont inspirés pour régler la vie familiale : l'homme a presque partout droit de vie et de mort sur sa descendance, et parfois aussi sur les femmes, qui restent mineures toute leur vie et ne disposent pas même de leur corps, qu'elles doivent tout entier mettre au service de leur maître ; et c'est bien ainsi .»

Mais que diraient les Amazones ?

« Les Poules ont beaucoup d'intelligence et de l'astuce, et nous nous sommes largement inspirées de leur société pour régler la nôtre. Elles passent une vie douce en compagnie de leurs semblables, tandis que le mâle ne leur sert qu'à deux choses : il perpétue l'espèce, et, grâce à sa robe flamboyante et à ses cris perçants, il s'active encore à attirer les prédateurs loin des couvées. Chez les poules, les coqs sont si bien dressés qu'ils n'emploient leur agressivité coutumière qu'à des choses de leur niveau, et ce sont ces dames qui gèrent le reste à leur convenance. Si le monde était bien fait, c'est ainsi que cela devrait être chez toutes les humaines. Il ferait beau voir que chez nous, les mâles se mêlassent des choses civiles ; quel scandale cela ferait ! Ah que les autres nations sont à plaindre, qui ne connaissent pas ce beau secret. »

Et nous voyons que si les poules se réglent sur les Amazones, il y aurait d'épouvantables bagarres entre poulaillers, dans lesquelles les coqs n'interviendraient qu'en tant que pom-pom chickens, feraient les beaux et lèveraient la patte en cadence pour donner du cœur à leurs belles en cocoricotant des chants pleins d'entrain, sans oublier de lancer de venimeuses insultes à l'encontre des infâmes chapons d'en face.

Nous voyons encore que les Amazones passent sous silence la caractéristique principale du coq : maître de son tas de fumier, il vole dans les plumes de toutes celles qui ne lui témoignent pas assez de respect, et l'expression « tyran de basse-cour » fut inventée pour décrire cet insupportable foutriquet qui, cependant, sait parfois être galant, et offre un ver.

C'est, chez nos Gaulois comme chez les Amazones, faire l'impasse sur bien des traits de la vie clanique des poules, et tortiller le reste pour le faire correspondre à une vision préétablie du monde ; bref, c'est interpréter à tour de bras pour que l'observation concorde avec une croyance, au mépris de la vérité qui reste enfouie dans la vase au fond du puits.

Alors !

Moi qui n'étais plus d'aucun peuple, moi l'exilé officiellement mort, échoué dans un monde inconnu, devais-je y apporter mes préjugés ?

La liberté dont m'avait parlé ce type dans le miroir, c'était, tout d'abord, mon dépouillement ; la vieille peau enlevée. Nu je m'approchais de l'épreuve, et la chaussée étroite sur l'abîme me rappelait le pont des âmes de certaines traditions de l'Orient, un pont si fin qu'il était parfois comparé à une lame de sabre ; mieux vaut s'alléger avant de s'y engager.

Le chemin au milieu de la lagune, jeté comme un pont, un sentier de pierres, un Sîrat, une Sourate, entre ma vie terrestre et l'inconnu, m'invitait, et le portier avec lui, à beaucoup de circonspection dans le choix de ce que je conserverais de mon bagage.

Qu'en pense Hassan ? Le voici, au milieu du groupe, alors que j'émerge. Je bouscule Karine, ce qui n'est jamais désagréable. Primo arrive et me rentre dedans « avance, banane ! » je rebouscule Karine en visant mieux puis Niko déboule, l'air ahuri, et nous propulse tous vers l'avant.

Curieux : nous avons mis je ne sais plus combien d'heures à nous présenter au passage, et nous en ressortîmes en vrac dans la même poignée de secondes. Derrière nous, le tas de cadavres était là, comme si nous ne l'avions jamais enlevé. Jusqu'à Guanabo notre petit robot, qui couinait et patouillait à l'avant du groupe, pour notre plus grande joie puisqu'il tirait la luge. Quelqu'un, peut-être le portier, avait calé dans les sacs une glacière ; dedans, nous y trouvâmes trois bouteilles de vin de Champagne, qui eurent une fin désagréable. Il y avait aussi un petit mot, une référence à Lucrèce : « *De natura rerum*, lib. II 753-754 bonne chasse ! »

Devant nous se dressait la Plume, gigantesque et nuageuse. Une étoile filante passa. L'avenir me retomba sur les épaules, mais il était tout de même plus léger que dix mètres auparavant.

X

« Nous sommes des gens propres, nous ne jetterons pas de bouteilles à la mer. Tenez, j'ai un sac... Eh bien, Évika, vous vous sentez patraque ?

— Je crois que je suis bourrée. C'est un rien traître, votre liquide, dites donc.

— Surtout par cette chaleur ! Mais je crois que nous avons soif.

- On n'est pas pressé, là ?
- Ah non, je ne crois pas. Si vous voulez vous reposer, pas de problème, la luge est là. Et... Karine, mais tu crois que c'est le moment ?
- Je cherche le texte de Lucrèce, laisse-moi travailler ! Et tiens, rends-toi utile : prends une ombrelle, et devines quoi ? fais-moi de l'ombre avec ! »
- Oui madame. Je pris et je fis. Karine fouillait dans son sac à mémoire ; elle en brancha une sur son ordi. « Ah ! » fit-elle ; « Là, on le tient, le galopin !
- Et que tient-on ? voulus-je savoir
- Avant de partir, j'ai aspiré tout le *Thesaurus*. Je n'aime pas me balader sans rien à lire... Alors, Lucrèce... lettre L. Lu... Lucien, Lucrèce ! On va savoir... »

Thesaurus litterarum ab antiquis temporibus usque A.D 2000, consultable sur <http://thethesaurus.org>. 16Go de textes, 400Go d'images : du *Pentateuque* aux *Antimémoires*, du *Rêve dans le pavillon rouge* jusqu'aux *Justes* en passant par le sosie d'Arturo, l'ineffable *Don Quijote de la Mancha*, et puis Ovide, et ce bon vieux *Jacques le fataliste*, et aussi le *Livre des Morts* (de la sortie au jour), son confrère le *Bardo Thödol* qui n'est pas des plus comiques, Anchise sur les épaules de son fils, *Mon bel oranger*, amour, colère et folie ! Crimes, châtements, Spinoza, Lu Xun, Sartre... *Récits de Sébastopol*. Et même, un Gauguin, dont le titre me fait dresser l'oreille : *Avant et après*. Nous y reviendrons.

- « Ils ont Chrétien de Troyes ? demandai-je...
- Bien entendu qu'ils ont Chrétien de Troyes, qu'est-ce que tu crois ?
- Je voudrais savoir ce qu'ils conservent sur Lancelot, j'ai une quête en cours.
- Une *quête* ? Oui mais pour l'instant on regarde Lucrèce. Et fais-moi de l'ombre, je n'y vois rien. Tiens ton ombrelle comme ça ! Là. Et ne bouge plus !
- Livre deux, lignes 753 et 754. C'est précis. Tiens, c'est du latin !
- Eh bien vois-tu, Lucrèce n'était pas Anglais... Écoutez tous ! Voilà ce que disent les lignes qu'on nous a demandé de consulter : *un corps ne peut subir un changement qui le fasse sortir hors de ses limites naturelles sans mourir à ce qu'il était auparavant*. C'est une règle assez évidente, je crois...
- Bon, demandai-je, qu'est-ce que ça nous fait de savoir ça ? Je veux dire, on ne nous apprend rien ! La dernière porte nous l'a suffisamment fait comprendre.
- Ce que ça me dit, à moi, c'est que nous allons devoir tout perdre pour progresser... Ce n'est pas terrible, comme perspective.
- J'ai vu la Maison-Dieu » déclarai-je inopinément.

Devant l'air inquiet de certains, je dus m'expliquer. Non je n'allais pas virer prophète, et je ne comptais pas faire la voyante dans ma camionnette. Simplement j'avais vu cette tour, fugitive dans l'air transparent de la baie du mont Saint-Michel.

Dans ma vision, les flammes s'échappaient de la tour, comme dans les très anciennes images ; tandis que dans les tarots de la fin du dix-huitième siècle, c'est une foudre qui frappe et détruit l'édifice : Dieu punit les humains outrecuidants, démolit leurs projets, rabat leur orgueil (on dirait une lame contre l'Encyclopédie). Cependant, même dans cette version quelque peu perverse, il restait une chose à laquelle je n'avais pas fait attention jusqu'alors : du ciel tombe une espèce de manne, comme dans l'image primitive où un berger sous un arbre avec son troupeau, prie ou rend des grâces.

Flamme ou foudre, il fallait s'attendre à la perte de certaines illusions. Les personnages qui dégringolaient de la tour nous parlaient de dépouillement brutal.

« Le tout, dis-je, est de considérer cette tour comme notre ancienne peau... Elle se vide par tous ses pores ; ce qui l'habitait s'échappe, et la flamme, c'est ce qui reste de nous : notre avenir est vers l'étoile que l'on voit en haut de l'image. La flamme fuse dans cette direction. Ce que dit ici Lucrèce s'applique à notre destin : grand changement, de la tour et ses projets avortés ou bidons jusqu'à la vigueur du feu qui gicle, indomptable, sans barrières.

— Tu as beau t'en défendre, dit Primo, moi je trouve que tu fais le prophète ! Une flamme qui monte au ciel ! Lucrèce qui veut nous faire mourir pour mieux nous changer. Karine et toi, vous voyez des signes partout... Mais je suis d'accord. Bien obligé ! Moi aussi, j'ai eu mon petit entretien avec le Sphinx.

— Et puisque nous sommes dans l'interprétation à outrance, dit Niko, que pensez-vous du Champagne, doré, solaire, qui gicle comme un geyser et monte au ciel plutôt que de descendre poliment dans nos gosiers ? Un signe, là aussi ? La Maison-Dieu encore une fois ? Parce que, pour ce qui est des espérances trompées, avec du Champagne secoué, on est servi !

— Eh oui ! répondit Primo. La couronne saute, pouf ! Et tout s'échappe. Ceci dit, Évika a réussi à en rattraper : écoutez-la qui ronfle... Quelle turbine ! »

Mais Niko semblait chiffonné. « Je dois être un petit peu bouché, nous dit-il, mais je n'ai toujours rien compris. Vous êtes là, à vous exciter sur des signes que vous prétendez voir partout, dans l'air ou dans les paroles de Lucas, avec des maisons qui flambent et vous trouvez ça génial. Vraiment, que voilà de beaux augures ! Vous auriez fait fortune à Rome. Alors, si quelqu'un pouvait avoir l'amabilité de m'expliquer, s'il vous plaît ? Car je patauge... »

« Qui suis-je ? »

Ce que Niko ne comprenait pas, c'est qu'il n'existait tout simplement pas. Paradoxe ? Non, ne refermez pas ce livre, bon sang ! Car il n'y a rien de plus vraisemblable ! Lucrèce, qui voyait des atomes et du vide partout, ne voyait pas d'âme ; pas plus que Gagarine ne vit, dit-on, de Dieu dans le ciel. Ha ha.

Sur quoi se fonde l'impression que nous existons ? Sur une couche logicielle qui se nomme la *conscience*, une interface d'utilisation qui permet au cerveau de gérer un corps sacrement complexe. « Je » n'est pas un autre, « Je » est un bureau, un simple foutu bureau, continuellement mis à jour, *updated*. Et de temps en temps, supermutation, un upgrade !

Bien chère lectrice, très cher lecteur, la seule personne qui est en train de lire ces lignes est dans un cerveau en activité, coincé dans un corps qui se détériore et se répare. Sécrété par ce cerveau, voici *vous*, électricité en train de lire. Bonjour, vous !

Étonnons-nous après cela que le monde apparaisse comme égocentré, et goûtons bien à notre solitude.

Progression... Deux êtres discutaient de la prédestination. « Je n'ai pas demandé à naître », disait l'un. « Seul le hasard m'a fait débarquer dans la peau d'un chat, d'un coucou, d'une écrevisse, d'un homme des cavernes. Je n'ai choisi ni mon espèce, ni ma famille, ni mon époque, ni mon pays. Je n'ai rien choisi !

— Et pourquoi pas ? répondit l'autre... Avez-vous remarqué que rien ne se fait sans cause ? Qu'un oiseau qui vole dans telle direction le fait pour un ensemble

de raisons qui ne sont pas nulles, et qui existent véritablement : vent, danger, nourriture, température, migration, direction du nid ou du clocher familial, que sais-je ? Un oiseau ne divague pas dans l'air *comme ça*... Une pierre qui tombe a cinquante bonnes raisons de tomber ; elle ne dégringole pas *comme ça*... Les vagues, pareil. Les nuages, les poussières qui volent, les vaches qui vont sur les chemins, les électrons qui sautillent d'un atome à l'autre, cet homme qui mange ou qui tape comme un sourd sur son marteau : pareil ! Cet autre qui boit comme un trou, boit-il au hasard ? Bien sûr que non. Et vous voudriez être né par accident ? Allons donc ! Il y a certainement une excellente raison à votre naissance, parce que rien n'existe ni ne se produit, dans ce bas monde, qui ne soit à la fois cause et résultat d'une foule d'autres causes et de résultats. Vous ne dérogez pas à cette règle ; vous vivez dans le temps, dans un champ où les relations de cause à effet dominant et pénètrent tout phénomène, à commencer par les idées.

— Et alors ?

— Et alors vous pourriez bien avoir décidé de naître, et aussi *quand*, et encore *comment*... Ou bien c'est quelqu'un d'autre, un dieu, un archange ! Un démiurge. Pourquoi refuser cette évidence ? Parce que vous êtes athée ? Réfléchissez, et vous verrez que vous ne pouvez pas être né juste par hasard ; ce qui vous indique qu'il y a un *avant*, dans lequel rôdent des intentions ou en tout cas des causes, et peut-être qu'il y a aussi un *après*... Et donc, une permanence, quelque chose qu'à défaut d'avoir identifié et défini, les humains ont nommé l'âme. Ça vous pose un problème d'avoir une âme ? Ou d'être une âme ? »

Nous voilà bien... Mais moi, Lucas, j'ai compris ! Je vois la faille dans ce beau raisonnement : cet être qui conclut en imaginant une âme, l'a supposée dès le départ !

« Vous pourriez bien avoir décidé de naître » a-t-il dit. « Vous », ce n'est pas rien. C'est déjà quelque chose de constitué, d'actif et de volontaire ; c'est, on va dire, une *âme*. Donc, ces belles paroles, qui démolissent l'athéisme, ne sont que le commentaire d'un fait invérifiable, commentaire dont la conclusion est aussi la fondation : « vous existez indépendamment de toute incarnation ».

Prouvez-le, banane créationniste !

Petit indice que le désert est, peut-être, plus grand qu'il n'y paraît : les neurologues ont établi depuis longtemps que l'action précède souvent l'intention, dans les petits gestes que l'on fait à chaque instant. Ceux-ci deviennent conscients après coup. C'est à dire que la conscience n'en prend connaissance que lorsque tout a été lancé ; et allez donc me parler de volonté !

Les expériences sont probantes. Pas très drôles à étudier, mais on ne peut les nier. À rapprocher, peut-être, de ces petits matins où vous vous réveillez juste avant d'entendre le réveil sonner, et non pas après.

Tout automatisme a ses indécidatesses, un peu grossières, qui laissent entrevoir l'artifice. Il en est ainsi des préjugés, qui, comme leur nom l'indique, permettent d'aller directement à la conclusion sans avoir à réfléchir : gain de temps, économies de glucose, possibilités de survies accrues. En général, un escalier qui grimpe oblige à lever la patte ; en général, l'eau chaude brûle ; en général, un politicien ment ; mais aussi, en général, on vous dira que les Juifs sont tous des voleurs et que les Noirs puent.

Voyez la progression : nous allons ici du très utile au très imbécile ; mais dans tous les cas, c'est du pré-jugé. La devise du préjugé ? « Il n'y a pas à y revenir, ça a déjà été jugé, rejugé, validé et confirmé ! » Belle devise qui nous permet de foncer, d'être efficace et compétitif, mais qui ne nous épargne pas le danger d'être, parfois, hideux. D'où l'avantage d'avoir... une conscience de soi ! C'est à dire, un regard porté sur ce qu'on est.

La vue de la Maison-Dieu, suivie des paroles du petit homme en short, le Champagne explosif et la sentence de Lucrèce extraite d'un paragraphe sur les couleurs m'indiquaient (indices encore et toujours, et jamais certitudes) que, pour continuer, j'allais devoir peut-être abandonner ma chair.

Paradoxe ! Car, si je ne suis que chair, que restera-t-il de moi ?

« Non pas abandonner ta chair, Lucas, me dit Cécile. Mais ton moi...

— Je crois que ça ne va pas être trop simple.

— C'est sûr.

— Note bien que je préfère cette solution !

— Ah, moi aussi ! dit Niko. Oups ! pardon... (il a dit "moi", ça mérite un gage)

— Si vous voulez, on peut y aller, maintenant » dit Évika.

Je ne savais pas d'où commencer. Déconstruire un *moi*, c'est à peine pensable... Ou fallait-il postuler l'existence d'une âme ? Je me sentais devant un carrefour. À gauche, du matérialisme ; à droite, de la, ouille ! de la religion.

« Mais juste devant nous, me dit Cécile, il y a la Plume, avec, peut-être, des réponses. Avance ! Ne traînons plus, je suis fatiguée. »

XI

Un jour sans brume, au carrefour des stèles, à l'époque où l'on prenait encore des mesures et où l'on envoyait des ballons dans le ciel, quelque chose d'effrayant était survenu : à l'ouest, un énorme gonflement avait soulevé l'horizon, comme un raz-de marée gigantesque, voire comme une marée, et nous cherchâmes longtemps l'astre géant qui attirait ainsi la mer. Il n'y en avait pas. Bientôt, nous eûmes l'impression d'être au fond d'une vallée.

Dominés par l'énorme vague, nous avons fui comme des souris par nos portes, et, du fond des sas, avons regardé la montagne déferler. Mais elle n'existait pas. Rien ne déferla jamais, parce que c'était un mirage qui se reposa lentement dans la mer, et tout fut comme s'il n'avait jamais été.

Sur la chaussée nous avançons aujourd'hui, et lentement se levèrent de nouveaux mirages, tandis que la Plume remplissait peu à peu le ciel. Des mirages qui me donnèrent le sentiment de marcher dans une immense caverne. C'était somptueux. Dans les grands souterrains comme à Carlsbad, Orgnac, Lombrives et surtout Sabart, Mammoth Cave ou les Demoiselles, se dressent parfois d'impressionnantes stalagmites dites « en piles d'assiettes », toutes hérissées d'écaillés, d'encorbellements coniques s'échappant du fût.

Ici, nous regardions se dresser dans le ciel des empilements d'horizons et de nuages, partout autour de nous, éclairés d'en dessous par la lumière de soleils cachés, mais aussi illuminés par d'autres mirages, comme si les photons des étoiles proches, captés et déviés par l'atmosphère de la planète, avaient

épousé sa courbure pour projeter dans la région de la Plume une image double de leurs sources : car dans le ciel, entre les colonnes, s'allumèrent quatre projecteurs. L'horizon lui-même grimpa au-dessus de nos têtes.

Plus tard, nous parlerions de cet endroit comme du « cercle des mirages », au centre duquel trônait la Plume, dont la pointe, couronnée d'arcs-en-ciel annulaires, rayait le champ d'étoiles en y soulevant une écume de nuages.

« Les vortex de Karman, murmura Primo... Mon dieu que c'est splendide.
— Je crois que nous arrivons, dit Karine. Ce n'est pas une entrée, à la base ? »

Dans l'ancienne vie d'Évika, il n'y avait ni portes ni fenêtres ; en Haïti, les baies sont vides, et la misère entre et sort avec les mouches et les poulets, quand poulets il y a. Des milliards de gens vivent ainsi de par le monde. Dans le lot, quelques-uns savent comment n'en pas souffrir, tandis que les plus faibles, abandonnant toute morale pour un peu de qat, d'opium ou un sac de riz, se font miliciens, soldats d'un dieu, coupeurs de brousse, coupeurs de vies. Dans l'ancienne vie d'Évika, il y avait beaucoup de bandes armées, qui carburèrent au rhum et à la terreur.

Mais il y avait Évika. Elle s'était tenue debout et n'avait jamais courbé l'échine. Une femme seule, non soumise au mâle, qui avait payé sa liberté par une solitude ombrageuse. Isolée comme un petit fortin, tenant la racaille à distance grâce à son statut de prêtresse, la vieille dame, que rien décidément ne semblait pouvoir impressionner, marchait aujourd'hui à l'avant-garde, juste derrière Guanabo, sereine et presque gaie sur la chaussée au milieu des illuminations. Quel genre d'examen avait-elle si brillamment passé qu'elle en avait perdu cet air crispé, cette allure de bête sèche et griffue qu'elle portait auparavant ?

Loin devant, Guanabo siffla et s'arrêta. Les mâles chargèrent les armes et partirent voir ce qui se passait, tandis que le troupeau des femmes se resserra frileusement autour de la vieille mémé.

Non je déconne. Devinez qui partit en raillant tandis que les mecs s'asseyaient le cul dans l'eau et se roulaient une clope, l'air très, très philosophe, du style : la mécanique, c'est comme ça, et après tout peut-être qu'un peu de vaudou, si elle en a envie... Bon, d'accord, la vérité : c'était juste le train avant qui avait avalé une algue et qui coinçait. Il faudrait mettre les doigts dans la graisse.

Tandis que les mécanos s'affairaient, sous l'œil, il est vrai, hautement sarcastique de la vieille sorcière qui ne voyait pas trop l'utilité du lézard d'avant-garde (un bagage ça se porte et des armes ça se jette), Cécile, catastrophe, s'approcha de moi en baissant chastement la tête, s'arrêta à deux pas, soupira profondément, et entreprit ensuite de m'ignorer.

J'étais là planté comme un bâton à me demander quoi faire tandis qu'elle fourrageait dans son sac. Dieu de Dieu qu'elle était belle... C'était presque insupportable de la savoir à proximité, et pourtant que regardais-je ? Juste une fille emballée dans une combinaison aussi seyante qu'un sac poubelle, avec l'élégance subséquente d'une patate, et sur la tête une sorte de capuche équipée d'une visière amovible recouverte de condensation, au milieu duquel le nez, en frottant la surface, y dessinait la trace mouillée d'une truffe de chien.

La beauté torride sortit une tablette de chocolat, en démaillota une extrémité, releva sa visière et grignota tranquillement, bousillant par la même occasion mes nerfs, ma concentration, et toute l'estime dont je me croyais d'ordinaire. J'étais humilié, bouillant de rage devant ma libido en éruption.

Enfin quoi, étais-je mort, ou pas ? imbécile multiple ! Comment pouvais-je songer à draguer, elle surtout, que je connaissais si peu ? Stimulus-réponse ? Rien d'autre, n'est-ce pas, que ce futile couple stimulus-réponse... « Don't you ever think ? » demande une amibe à son compagnon dans un dessin de Gary Larson. Le moins possible, mon cher Maître, le moins possible. Car, voyez-vous, ça donne des crampes !

Et regarde qui se ramène, l'air du touriste en vadrouille : le Primo, hé oui, et je sais tout à fait ce qu'il a dans le crâne ! Lui s'en fiche de penser peu. Sa réponse est toute prête, et c'est un pro, tandis que moi...

Primo s'avance, Primo s'arrête devant la cible, Primo parle, elle lui répond, il se tourne vers moi, elle se tourne vers moi, elle s'essuie les lèvres je vais mourir... Et puis elle me sourit !

Primo relève son casque, il sourit lui aussi, mais d'une oreille à l'autre ; il se bidonne, il me désigne : « On dirait un gardien de but. On ferait mieux de dégager le passage, j'ai l'impression qu'il va charger... Hé Lucas, coucou ça va ? Tu n'as pas l'air d'avoir compris ma question, tout de suite... Ah mais peut-être qu'on te déconcentre, c'est ça ? Tu as vu un lapin ? »

Le premier truc qui me passa dans le cerveau : « Euh... Non. Ou plutôt si, je crois, là-haut, mais je n'en suis pas très sûr ». Tu parles ! Blaireau jusqu'à l'os ! Avec la médaille, le diplôme et les tampons qui vont autour. Pendant ce temps, Primo, bien goguenard : « Alors je vais répéter, et ouvre bien tes esgourdes, camarade : moi aussi, j'ai vu un truc ! Et je cherchais une paire de jumelles, mais mademoiselle n'en a pas.

— Et je... Oui, tu veux les miennes.

— Voilà... » mais je ne bougeais pas. Alors Primo s'avança et me toucha l'épaule, en me regardant, l'air d'un conspirateur : « Et au fait, tu sais, on peut se la partager, c'est pas un problème. Je te la refilerai après coup, OK ?

— Quoi ??? Qui ?

— *La Paire*, gravissime bulot ! ...Cécile, est-ce que je parle Bantou, là ? Lucas : toi avoir paire de jumelles, moi pas avoir, donc moi OK pour partager jumelles avec toi. Si pas inconvenient, aboule, moi être preneur, SVP merci stop... Ou si tu préfères : ô puissant seigneur, daignerez-vous ?

— Pas de souci. Tiens...

— Merci Majesté ! Heureux de vous savoir de retour parmi nous. Et alors comme ça, tu as vraiment vu un lapin là-haut ? Tu es unique, le sais-tu ? Un lapin ! »

Cécile s'approcha. Je fis un effort douloureux pour ne pas reculer. « Lucas, il vous fait courir, ce Primo, hein ?

— C'est son occupation préférée. » Mon tortionnaire... Je vis l'éclat de ses dents sous les jumelles braquées sur l'édifice. Il se marrait encore, tout en fouillant les parois. « Il m'épuise. J'en suis tout aplati. Je pourrais avoir un bout de chocolat, s'il vous plaît ?

— Tenez. Mais ce sera mieux si vous enlevez vos gants.

— Oui ça ira plus vite. Vous n'allez pas vous y mettre, vous aussi ?

— Eh les tourtereaux ! J'ai trouvé. Mais c'est... comment dire ? »

Primo se retourna vers nous. « Dites-moi si vous voyez là-dedans ce que j'y vois, moi... Lucas, honneur au dames, mange ton chocolat. »

Il expliqua à Cécile le fonctionnement de l'appareil. « J'ai mémorisé la position. Vous appuyez sur la touche TG, le curseur pointera vers l'endroit où viser... » Elle leva l'objet, remonta lentement les optiques vers le ciel. Puis elle s'arrêta, et sursauta. « C'est pas vrai ???

— Alors je ne rêve pas ? C'est bien lui, l'alpiniste ?

— C'est le professeur ? C'est Nicolas ? Mais qu'est-ce qu'il fait là-haut ? »

Je m'avançai ; « Nicolas est à deux-cents mètres devant nous, par terre les pieds dans l'eau. Qu'est-ce que vous voyez là-dedans ? Je peux regarder ? »

Cécile me passa l'engin. Au grossissement 40, l'édifice paraissait strié horizontalement par des espèces de nervures qui venaient se raccorder au tronc. Entre chaque nervure, il y avait une rangée de cloisonnements, qui délimitaient des loges plus ou moins carrées. Beaucoup étaient closes d'une membrane, d'autres pas. La lumière rasante plongeait jusqu'au fond des cellules non occultées, mais la blancheur générale empêchait de bien tout discerner.

Le curseur m'amena vers la cinquantième strie. Tout près de l'axe central, une membrane avait été déchirée. Un humain se tenait au bord, nu, recouvert d'une mucosité luisante. Il avait l'air épuisé, et c'était Nicolas Le Gall. Il parlait à quelqu'un, qui semblait ramper à sa droite ; un petit animal ?

Lequel Nicolas s'en revenait vers nous, paisible et habillé, tandis que là-haut, il se retourna pour considérer la cellule d'où il était sorti ; puis il sauta. Je passai les jumelles à Primo. « Je ne sais pas trop quoi penser. Voici Niko qui arrive, et là-bas, il y en a un autre qui plonge. »

De toute façon nous étions morts. Mais tout de même ! À l'œil nu, on voyait le petit grain sombre qui fonçait vers la surface. Cela ne dura pas longtemps. Il y eut un geyser, et le bruit différé d'une bombe dans la mer, qui fit se retourner quelques personnes. Niko s'arrêta et nous contempla, l'air interrogatif : « Que voilà des regards bien minéraux. Quelqu'un est mort ?

— Eh bien, pas à notre connaissance, non. En tout cas, pas plus que ça...

— Guanabo est réparé. Vous avez vu l'ouverture près de la base ? Elle souffle une sorte de vapeur... Vous êtes sûrs que tout va bien ?

— Non. Oui. Enfin si, non, on va bien... Pressé de se mettre à l'ombre ? Vrai qu'il fait chaud, mais vous auriez vu cet été, c'était dix fois pire. On ne tenait pas.

— Quand même, vous avez l'air bizarre...

— C'est la... c'est... la... comment dire, la... bête, qui a bondi, là-bas au pied de la tour. Une espèce nouvelle. N'avez pas entendu le raffut qu'elle a fait ?

— Ah, moi, j'ai l'oreille paresseuse... Elle était grosse ? »

Primo nous tourna le dos. « Très grosse, avec des tentacules et des cornes... J'ai même cru voir une barbe ». Puis il partit vers l'avant, nous laissant nous dépatouiller avec sa dernière remarque. Niko était barbu.

Celui-ci partit avec Cécile, lui prenant le bras très galamment. Je restai seul, pour la première fois depuis pas mal de temps. La crise de rut ayant cessé, pour cause de l'inattendu Niko volant, je pus noter la présence dans ma tête d'une petite masse grouillante de questions qui tiraient la clochette depuis Dieu sait quand, attendant qu'on voulût bien les remarquer et sonnait avec obstination. De toute évidence, elles ne lâcheraient pas avant d'avoir été satisfaites. Et Karine était la seule personne à pouvoir me fournir, je l'espérais, les réponses à cet exaspérant essaim qui tourbillonnait autour d'un seul sujet : l'Hadès, sa porte.

Or, Karine était tout à l'avant, près d'Évika. J'entrepris de remonter la colonne. Quand je les rejoignit, la vieille dame était en train de donner un cours de vaudou. Arturo et Hassan écoutaient, attentifs comme des enfants sages.

Le vaudou, si j'ai bien compris, met en communication des vivants, des morts, et des entités appelées Loa ou Lwa, dont le statut n'est pas très clair, mais qui s'apparentent, dans certains pays, aux archanges ; des êtres qui ne sont pas faits de chair, mais plutôt des forces, des sortes de dieux secondaires qui, loin d'être imbus de leur statut, se pencheraient volontiers sur les bigarrures de l'existence humaine, donnant un coup de main à l'occasion.

Typiquement, lors d'une fête vaudou, lorsque la salle a été bien chauffée, il arrive un moment où, après de minutieuses préparations destinées à les attirer, ces Lwa s'invitent et participent.

Ils se montrent. Un Lwa fait irruption dans une personne, et danse. Des Blancs se sont fait attraper, qui ne s'y attendaient pas. C'est la transe. L'entourage porte alors grande attention à ce qu'exprime le Lwa, et veille aussi à ce que la personne *chevauchée* n'aille pas se blesser. Un *mal* n'a aucune place dans ce genre de fêtes, qui sont en quelque sorte des affaires traitées en famille, humains et Lwa se connaissant depuis d'innombrables générations. C'est pourquoi l'on peut dire que deux choses allèrent de travers lors de l'accident.

D'abord, une mambo, une prêtresse, n'est pas spécialement destinée à se faire ainsi chevaucher ; elle est plutôt là pour surveiller, organiser, tout bien diriger. Elle est secondée par une personne de confiance, et sérieusement gardée. C'est plutôt dans l'assistance, chez les fidèles et plus particulièrement la classe des hounsi, que se déclenche une prise. Aussi, un soir de cérémonie, lorsque Évika hurla soudain, se cambra puis fonça sur le poteau-mitan en piétinant deux personnes en transe, elle prit tout le monde de court, et il y eut un flottement à la faveur duquel la pagaille fit irruption.

La vieille dame s'ouvrit le crâne en se cognant contre le pilier, et s'effondra, bousillant dans les grandes largeurs le savant assemblage magique regroupé à la base du poteau. Si vous vous acharnez sur une radio avec une masse, ne vous étonnez pas si les sons qui en sortent deviennent bizarres, et là, paraît-il, c'est pareil. Le temps que tout se dérègle, Évika précomateuse fut mise en face de ce qu'elle appela depuis le *mal*. Elle le sentait comme terré au fond d'un puits aspirant, comme le fourmilion dans son entonnoir. C'était, du reste, le nom que lui avaient donné jadis les gardiens. Il l'a regardée, il a saisi l'infortunée, et a foncé dans son esprit.

Évika était formelle : le *mal* ne pouvait pas avoir été invité, puisque personne ne savait qu'il existait, et surtout pas sous une forme personnifiée ; de toute manière, le procédé n'aurait sans doute pas marché avec cette nouvelle entité. C'est la vieille dame elle-même qui fit tout le chemin, et le surprit dans sa tanière.

« Reprenons, dit Karine... Vous êtes happée par on ne sait quoi et foncez contre le poteau ; puis, alors que vous vous écroulez après le choc, vous êtes mise en présence d'une personnification de ce *mal* dont nous ne savons presque rien mais que tous les gardiens redoutent. C'est bien cela ?

— Oui... Je crois...

— Alors pourquoi avoir été happée ? En fait, je soupçonne que c'est ce qui s'est passé avant qui est important, et qui nous donnera le fin mot de l'histoire...

— Le fin mot, le fin mot... Le fin mot, c'est qu'on était en novembre, qui est un mois au cours duquel la mort est très présente dans mon esprit. L'avant-dernier jour de la semaine, l'avant-dernier mois de l'année... les choses meurent, elles commencent à pourrir. La vie se recroqueville et les graines qui ont été semées

reposent parmi les autres choses mortes dont elles se nourriront plus tard. C'est le temps des choix. Pour le mort qui s'engage dans le passage, c'est l'heure de la question et de la réponse, et des conséquences de la réponse. Qu'as-tu fait de ta vie ; que fais-tu de ta mort ? »

Cécile intervint. « Voyez l'existence des humains comme une route que l'on défriche... Les gens qui sont à l'avant débroussaillent ; les enfants suivent... Bientôt, ceux qui ouvrent la voie vieillissent et meurent. Ils tombent sur le sol. Ils servent de pavage. Toutes les générations qui viennent leur passent dessus, ramassent les machettes et débroussaillent à leur tour.

— Soit l'on combat cette règle, reprit Évika, c'est à dire qu'on la refuse, qu'on roule pour soi ; on a la peur atroce de la mort qu'on nie et même qu'on renie, et l'on s'enfonce alors dans le néant stupide, poussière des tombeaux secs ; soit l'on accepte son sort, et l'on participe à la naissance des choses et à leur progression, comme les plantes... Vivant, on œuvre, et la mort arrive comme une conséquence naturelle. Le Baron Samedi, qui est le maître de la mort, est représenté debout à la croisée de deux chemins. On le peint encore dans un cimetière, mais beaucoup d'images le montrent aussi dans le jardin. Son signe est la croix.

— Le Baron Samedi, murmurai-je... Quel que soit le chemin que l'on suit, on le trouve au bout ? Dans le cimetière comme dans le jardin, qui, à l'évidence, contredit l'anéantissement ?

— On peut dire ça... Sous la terre, on trouve aussi bien des ossements que des racines, des patates, des larves. C'est une question de choix pour chacun de n'être, comme disent les chrétiens, qu'un sépulcre blanchi, ou pas.

— Bon. Alors je vois l'arrière-plan, mais le *mal* n'apparaît pas dans ce tableau.

— Non... Si ! Il est dans la région du sépulcre blanchi... Ah, je m'exprime mal...

— Alors comment l'avez-vous vu ?

— Pas si vite ! J'essaye d'ordonner mes pensées.

— Prenez votre temps, lui dit Niko avec douceur. Ce n'est pas comme si nous étions pressés par quelque chose.

— Ah mais voilà, je le tiens, le fameux fin mot ! Merci Nicolas !

— Euh, eh bien écoutez c'est normal ; il faut bien s'entraider... Mais, en somme, qu'est-ce que j'ai dit ?

— Le Baron Samedi occupe le carrefour, et je méditais sur le néant stérile qui est au bout d'une des deux voies. La nuit de l'accident, les vèvè appelaient les Lwa de la mort et de la résurrection, et le Baron était prévu. J'y songeais, et, orientée par le sujet des sépulcres, j'ai emprunté... un raccourci ? je ne vois pas comment dire ça autrement ; et au bout du raccourci... j'ai vu ce que tous les gardiens, tôt ou tard, doivent percevoir, sauf que je l'ai vu avec une netteté qui m'a brisée. Je ne l'ai pas simplement rêvé, vous comprenez ? J'y étais, là-bas ! » Elle se tapait la poitrine, et le souvenir lui mit des larmes aux yeux.

Ce contact avait eu lieu, nous dit-elle, deux jours seulement après avoir découvert le carrefour des stèles. Évika a toujours été une rapide.

Nous avançons vers l'édifice. Il y avait effectivement de la vapeur qui roulait au-dessus de l'ouverture. Évika : « C'était une faute grave. Je ne devais pas me laisser ainsi obnubiler par un côté, au risque de ne pas bien contrôler la cérémonie, et ce qui s'est passé ensuite fut une juste punition, il n'y a pas à dire. Pendant des nuits, j'ai vécu l'horreur de danser sur les dalles, comme Lucas, avec le poteau-mitan transporté sur le damier, et les gens, tous les gens, mes amis, les autres, tous étaient happés ! »

« Une dernière question, dis-je...
— Vous êtes pénible !
— C'est important, nous allons bientôt arriver ! Le mal est-il vivant ou non ? Son étrangeté réside-t-elle en ce qu'il n'est pas terrien, contrairement aux Lwa ?
— Bien sûr qu'il est vivant ! Mais pas comme nous ni même comme les Lwa. Je ne sais pas si le fait qu'il soit hors du monde a de l'importance... Les Lwa sont les intermédiaires entre les vivants et la divinité, la toute puissance de la vie. Ils attirent vers le haut, et lui attire vers le bas, vers le désert. Il se pourrait bien qu'il ait un corps, nous n'en savons rien. »

XII

La porte faisait penser à une bouche ouverte sur un cri, à l'évent béant d'un Cétacé mort sur une grève. Vu de près, l'ensemble prenait un aspect organique. Plus que jamais, ce qui sortait de l'eau ressemblait à une plume, ou au réseau antennaire de certains insectes qui portent sur leur front de délicates ramures peignées. Cependant, la matière pâle et luisante suggérait non pas l'élégance de la chose vivante, mais la chair blanche d'un être bouilli.

Une large plate-forme circulaire entourait l'édifice. Il ne restait plus que quelques mètres avant d'aborder la Plume. Derrière nous, la chaussée, selon son habitude, s'était enfoncée sous l'eau, plaque après plaque.

La mer était sans une ride, l'horizon sans secours, sans échappatoire. Nous n'avions que cette porte, au pied de ce bâtiment dément qui, de près, semblait être un organe. Au loin dansaient les mirages.

De temps à autre, Primo jetait un œil vers l'endroit où le Niko nu s'était écrasé, mais il n'y avait aucune trace. Ni sang, ni chairs, ni poissons festoyant, comme si ce plongeur avait appartenu au monde du rêve. À ce sujet, Cécile et moi restions convaincus que cette scène, malgré son irréalité apparente, devait avoir un sens utile. Si nous étions, par exemple, les rats d'un laboratoire, il fallait supposer un expérimentateur, et donc un dessein. Non pas des plaisanteries douteuses, mais bien un ordre, un but. Donc, du sens. C'était admettre et supposer beaucoup, pour moi qui étais athée ; mais comme je l'étais plus par posture que par position, ne croyant même pas que Dieu n'existait pas, les concessions à faire pour envisager cet expérimentateur m'étaient moins pénibles qu'à Primo, par exemple, qui niait toute existence suprême.

De toute manière, nous avons été mis en présence de celui que nous appelions le Portier du tas de cadavres, être métamorphe dissimulé dans nos reflets, qui avait tenu le rôle d'un passeur. Cécile aussi, lors de son entrevue avec cet étrange Charon, avait été plongée dans des mondes artificiels tirés de ses souvenirs, dans lesquels elle avait longtemps erré avant d'en trouver le secret ; au tamis de l'expérience, elle et moi sortions persuadés que les événements survenant dans un univers, que celui-ci fut réel ou illusoire, n'étaient ni aléatoires ni fortuits. Un Niko était mort ou devait mourir, et c'était de l'information... Une information tout aussi valable, ni plus, ni moins, que ces mirages qui montaient soutenir le ciel.

À ce propos, Hassan : « Les mirages montrent, pour qui sait les lire, ce qu'il y a plus loin. Mais leurs apparences sont fallacieuses. L'interprétation d'un mirage reste un art subtil. Elle dépend du pays, du terroir même.

— Hassan, lui dis-je, vous voyez cet homme, là-bas ? Il y a vingt minutes, tandis qu'il venait à notre rencontre, marchant sur la chaussée, nous l'avons vu en même temps se lancer d'une des cellules de cette chose, là-haut, et s'écraser dans l'eau, à cent mètres d'ici sur votre gauche, après une chute vertigineuse.

— Il y avait un Niko qui venait vers vous, et un autre qui plongeait ?

— Oui... Alors, est-ce un mirage ? un présage ? quoi d'autre encore ? »

Nous étions archi-crevés, cuits, puants, affamés. Nous étions morts, nous ne pouvions plus revenir en arrière, nous ne savions plus pourquoi nous étions venus ici, et, pire que tout, nous allions devoir nous dépouiller de notre *moi*, chose que personne ne savait faire ; ceci afin de peut-être succomber à un *mal*.

Mon dieu quel joyeux programme... Nous nous installâmes dans l'entrée, où soufflait un air délicieusement frais ; un repas rapide, et puis nous dépliâmes des toiles et des ombrelles en guise de paravents et de parasols, et l'on s'endormit, comme une grappe d'hommes primitifs sous le porche familial. La suite demain.

« Il vous a été donné d'entrevoir une trame... » Cette nuit-là, malgré les deux soleils et les quatre mirages qui éclairaient la mer comme la pelouse d'un stade un soir de finale, il nous fut surtout donné de dormir ; mais aussi, en plein rêve, d'entrevoir la Terre, comme si le Baron Samedi, le prince des carrefours et des grands choix, nous avait donné ici une conférence inaugurale.

Voici la planète bleue, cette perle que l'humanité encrasse avec rage. On y tournoie dans la nuit, on s'y consume. Comme à l'accoutumée, tout le monde massacre tout le monde ; en général, c'est en l'honneur de quelques points de controverse dans l'interprétation d'un texte obscur, ou pour la défense de quelque minutie d'un autre âge. On lâche des porcs dans les mosquées, des vaches sacrées sont égorgées, des temples, des villages brûlent ; des enfants sont violés par de fiers guerriers pleins de religion. Des innocents explosent, des militaires nettoient une vallée. Les femmes ne sont que des sacs à sperme ; d'ailleurs, tout est de leur faute, et il pleut des obus.

Notre bonne vieille planète ! Avec sa myriade de satellites, ses mers huileuses recouvertes d'une fumée jaune, ses terres rouges, ses incendies ; ses autoroutes géantes, ses villes géantes, ses tas d'ordures géants, ses porte-avions géants, ses pétroliers, ses porte-conteneurs géants. Et, si je me rappelle bien, ses quelques comptes en banque bien géants eux aussi, dominant des océans de dettes, sous un ciel sillonné de centaines de milliards de téraoctets filant dans tous les sens ; odeurs de kérosène et d'ozone, de soufre et d'urine ; éclats des gyrophares et des feux d'atterrissage, claquements des fusils mitrailleurs, fleurs rouges d'explosions lointaines voilées par un smog perpétuel, trottoirs luisants, seringues, vomi ; des merdes dans les escaliers du métro, des nuages de Diesel mal brûlé, des ascenseurs en panne, de la rouille sur les murs des caves. Sous terre, le grondement des trains, et les bruits de mastication des tunneliers. Jets de graisse bouillante sur les parois, odeurs de métal chaud.

J'avais l'impression d'être au cinéma. Car les choses allaient sensiblement plus mal que d'habitude, exactement comme dans les films : il y avait, planant dans l'air et sur les ondes, le sentiment d'une catastrophe immense, à laquelle on ne pourrait échapper, d'une puissance et d'une inertie géologiques. Aussi les peuples, sentant venir leur fin, s'étrépaient-ils en des conflits d'une sauvagerie volcanique. Je ne comprenais pas tout ce que je voyais.

Cocorico ! À considérer ce chaudron fulminant, on conçoit aisément pourquoi tous ceux qui veulent se rapprocher de Dieu quittent les villes et vont dans les déserts. Mais les déserts eux-mêmes ne sont plus sûrs : on y maraude, on y trafique, on y prépare des anéantissements, à l'est comme à l'ouest. Bien sûr, à tout propos, on insulte l'innocent moyen, le pigeon de base, qui comprend de moins en moins pourquoi on lui en veut à ce point, ou peut-être qu'il n'a plus la patience ni le courage de chercher à comprendre ; on ne peut pas tout le temps pardonner à celui qui tient absolument à être votre ennemi.

« Pour que les gens arrêtent de nous haïr, il faudrait être tous morts » avait dit un soir un Hector fatigué, en commentaire à ces reportages qui montraient des foules d'intégristes danser de joie à la nouvelle de la chute de Zarya sur Paris. Primo : « les démocraties sont matérialistes ; elles mettent l'homme au cœur de leur attention, du moins dans les principes. Tandis que les théocraties rabaissent la créature exactement au niveau zéro, pour exalter le Créateur. Pour elles, nous sommes une obscénité. Donc, quand le ciel nous tombe sur la tête, c'est Dieu qui nous remet à notre place. Alors ils dansent... Hassan, qu'est-ce que vous adorez ? » « C'est quoi, votre problème ? Arrêtez de me chercher, je ne vous ai rien fait ! Vous, vous êtes un juif athée endurci, lui c'est un athée mou, eh bien moi je suis un musulman mou, voilà... » Un apostat !

Je me souviens de mes années d'enfance : nous nous vantions, en Europe désindustrialisée, d'être « pauvres peut-être, mais propres ». De plus, pour certains : fiers de vivre non courbés. Attitude aisée à tenir, en fait : car ce qui, étant hors d'atteinte, ne peut être obtenu, ne peut nous dominer.

Alors, juchés sur notre tas de gravats, nous nous disions libres ; du reste, je pense que nous l'étions encore un peu. Ce dernier sujet d'orgueil faisait enrager mollahs et dictateurs, qui raillaient cette vieille Europe impie et décatie, extraordinaire exemple de super non-puissance. Concept très futuriste, sans doute, mais qui avait le défaut de faire immédiatement penser à l'im-puissance. Aussi l'on appelait, ici et là, notre continent le pays du soleil couchant.

Donc, pendant cette nuit sous la Plume, nous rêvions et regardions.

Encore plus qu'à l'accoutumée, les guerres civiles, les génocides font rage. Les exploits du virus Abner ont poussé, le diable sait comment, tous les fanatiques à s'accuser les uns les autres de cette calamité, ou à la revendiquer, car tout est assez confus ; par conséquent ils s'étrépent. Puis, suite logique, ils montrent du doigt ces affreux Chinois, lesquels menacent en retour de cogner sur celui qui persistera à les accuser... Puis l'on soupçonne les infâmes Américains d'être à l'origine du lancement de ce ver infernal : « CIA et Mossad, même combat » finit-on par se dire. Évidemment, tôt ou tard, ce sera la faute aux Juifs. Faut-il vraiment s'attarder au-dessus de cette merdique fosse à ours ?

Certainement pas. C'est pourquoi je regardais peu le spectacle, préférant, de mes souvenirs, extraire le charme. Charme de l'histoire non pas fanée mais réduite à sa trame, énergique et lumineuse.

Mes parents avaient connu une ère de relative prospérité : ils avaient eu leurs propres parents pour les maintenir à flot. Certes, ils avaient sautillé de petit boulot en petit boulot, se dépêtrant au milieu d'une foultitude d'abonnements idiots mais nécessaires qui leur pompaient le fric avec une obstination admirable, mais, finalement, ils avaient pu freiner l'effondrement de leur niveau de vie en puisant dans le maigre héritage laissé par les ancêtres. Grâce à cette réserve, ils avaient pu nous élever tant bien que mal ; plutôt bien, du reste.

Les années cinquante du siècle dernier étaient, dans notre imagination, le véritable âge d'or : une arrière-grand-mère maternelle avait vécu, à cette époque, en Belgique. Son esprit, formaté par la notion de progrès, n'avait jamais vraiment accepté le fait que ses enfants n'eussent pu faire mieux qu'elle, et dégringolaient vers un monde qui sentait fort la déchéance ; le monde même duquel elle s'était extraite par la force, à une époque où tout semblait possible et où les anciennes certitudes ne pouvaient qu'être consolidées par les promesses du futur, et les évidents dividendes d'un présent riche en dons.

Je n'avais jamais connu cette femme, mais sa fille me racontait qu'il était impossible pour elle d'accepter ce simple fait : l'univers retombait comme un soufflé. C'est à dire qu'elle l'admettait intellectuellement, mais son cœur lançait des ruades. Comment, après tout le mal qu'elle s'était donné, se résoudre à cette dégringolade, *alors qu'il n'y avait même pas de guerre pour la causer ?*

De la génération suivante, celle qui mangea l'héritage, j'ai bien connu mon grand-père. Lui avait toujours cru qu'il s'en sortirait, par Dieu sait quel miracle, et ce fut cette croyance obstinée en un lendemain meilleur qui lui permit non seulement d'accepter son monde et de se contorsionner pour y survivre, mais encore d'y élever, à son tour, des enfants sans les désespérer.

Quant à mon père, surdiplômé et polyvalent, il freina la chute familiale mais ne put faire autrement que de ronger, lui encore, les ultimes restes de l'héritage. Murillé de stoïcisme, imperméable au découragement, et lucide ; insensible aux faux espoirs, mais se trouvant incapable d'imaginer une issue. Du reste, et il le savait, nous étions trop pauvres pour espérer émigrer sur les terres d'argent.

Enfermée dans un continent miséreux, sa génération fut la première à remettre en pratique et à grande échelle l'art de la débrouille, du bidouillage, et peut-être aussi celui du bidonnage ; bref, des combinards très tiers-monde. C'est aussi à cette époque que se structurèrent, dans les mégapoles, ces immenses foules d'enfants abandonnés, en une société d'une sauvagerie inouïe.

Mon grand-père avait vécu dans la région de Munich, au milieu des glorieuses reliques du passé, comme, entre autres, des stadiums géants où l'on venait, dit-on, regarder deux meutes de cinquante chiens courir après une balle qu'il fallait envoyer dans un trou. Mais ces monuments d'anciennes opulences ne l'écrasaient pas : il ne livrait plus un combat d'arrière-garde sans espoir, car, tandis qu'il bataillait en queue de peloton, il lançait des instructions aux troupes de l'avant. Il donnait ses conseils non pas sur le chemin à suivre, évidemment, mais sur l'allure de la marche, et l'entretien de l'équipement. Ses enfants ne risquaient pas de se faire d'illusions.

Son plus beau cadeau fut d'entretenir chez nous l'étude de Marc-Aurèle, en un petit culte initié par ses parents qui avaient eu, *in extremis*, la chance de vivre avec suffisamment d'argent pour se permettre de lire parfois de vrais livres, de ceux dont on tourne les pages, et de réfléchir à ce qu'il convenait de penser, afin d'aborder l'avenir sans trop de souffrance. Voilà un héritage que ni moi ni mon frère n'avons dilapidé.

Marc-Aurèle, Marcus Ælius Aurelius Verus, avait un jour été surnommé « verissimus » par l'empereur Hadrien ; petit jeu de mot affectueux qui voulait illustrer la passion qu'avait déjà le jeune garçon pour la droiture, l'honnêteté, la vérité. Nous sûmes assez vite qu'un être faux se fatigue à ne jamais se trahir, et se trahit toujours. Ce que Montaigne confirme, en son fleuri babil.

C'est pourquoi, en parlant du grand-père, mon frère et moi disions « le patriarche », car, chétif Moïse familial, il avait vu germer en lui et monter peu à peu la révélation issue des vieux livres. Ce que nous autres, depuis, nommons le « savoir-vivre », avec un petit claquement de langue satisfait, celui des initiés plus malins que les autres : c'est à dire, en pratique, un moyen de ne pas hurler comme tant de perdus. Car le désir d'amasser des biens, le pire ennemi du pauvre lorsqu'il est à jamais séparé de la satiété, est un piège atroce : on ne s'en relève pas, on s'y consume, on tournoie dans la nuit, corrodé de frustrations, et l'on passe ainsi sans le savoir à côté de sa propre liberté.

Je le sais, car mon père, et son père avant lui, ont appris et compris ce qu'avaient saisi Épicète et tant d'autres plus anciens, qui avaient formé une chaîne de philosophes doux que l'on pouvait remonter jusqu'à ce fou de Diogène, pas si doux celui-là, qui cherchait des hommes avec une lanterne. Ils nous ont légué cette science, le seul pain, selon toute probabilité, qui pût nourrir l'esprit en toute franchise durant cette époque indécise.

Ma camionnette, je l'ai achetée en revendant mon ancienne bagnole pas trop pourrie, et j'ai gagné au change pour ce que je comptais en faire. Car je ne pouvais plus garder le deux-pièces de Paris, qui me coûtait trop d'argent à sortir chaque semaine. J'ai donc résilié mon abonnement, dans l'idée de m'installer dans le véhicule. Le dernier meuble familial, une bonnetière antique en vrai bois, m'a servi à payer les frais de migration d'un statut à l'autre, ainsi que le surplus d'assurances lié à ma qualité nouvelle et instable d'itinérant accidentogène.

Donc, avant de quitter ma planète pour la lagune des stèles, la Plume et ses mystères, j'étais, déjà et de toutes les façons, nu comme un ver et dépouillé de la moindre entrave. Mon trésor : deux livres, qui sont restés chez Arturo. Pour le reste, je n'étais qu'un petit Épicète, en moins sage et sans patte folle, avec un moteur, quatre pneus, un toit en fer, et dans la main la clé d'un pays bizarre. Dans mon rêve, le boiteux de Phrygie me regarda en souriant, un tantinet moqueur parmi les masques Papous. « Abracadabra ! » Nous nous réveillâmes.

